

LES GRANDES ÉTAPES DE LA CIVILISATION FRANÇAISE

G. COTENTIN REY

Bordas

18

LES GRANDES ÉTAPES DE LA CIVILISATION FRANÇAISE

Claudine COTENTIN-REY
professeur agrégé de lettres classiques

3°2
9574

Bordas

DL-05061991-16966

LES GRANDES ETAPES DE LA
CIVILISATION FRANCAISE

6

1327386

LES GRANDES ÉTAPES DE LA CIVILISATION FRANÇAISE

Ghislaine COTENTIN-REY
professeur agrégé de lettres classiques

SCIENTIFICO E TECNICO

Le mouvement scientifique

Le développement des sciences

Le rôle de la technique dans la civilisation française

Le développement des sciences et techniques au XVIII^e siècle

Le XIX^e siècle

LES ARTS

L'évolution des arts de la Renaissance au XVIII^e siècle

Le XVIII^e siècle

Le développement des arts au XVIII^e siècle

Le rôle de l'art dans la civilisation française

Le développement des arts au XIX^e siècle

Le rôle de l'art dans la civilisation française

Bordas

1991-1992

LES GRANDES ÉTAPES DE LA
CIVILISATION FRANÇAISE

Gilles ACCARIE	Responsable d'édition
Catherine DEPREZ	Assistante d'édition
Marie-France GODON	Définition de la maquette
Jeanne COURJEAUD	Maquette
Christine VARIN	Recherche iconographique
Emmanuel de SAINT-MARTIN	Relecture et corrections
Studio ANTILOPE	Couverture
Josiane NICOLE	Fabrication

Cet ouvrage a été réalisé avec la collaboration du ministère français de la Culture.

Une partie des analyses et des documents utilisés pour ce livre ont été tirés de l'ancien ouvrage « Les grandes étapes de la civilisation française » (Éditions Bordas) de Jean THORAVAL †, professeur à la faculté des lettres et sciences humaines, Colette PELLERIN, professeur au lycée Molière, Monique LAMBERT, diplômée d'études supérieures de lettres, et Jean LE SOLLEUZ †, professeur.

Couverture : Claude MONET (1840-1926) « La rue Montorgueil, fête du 30 juin 1878 », huile sur toile, 1878. Musée d'Orsay, Paris. Ph. Hubert Josse © by SPADEM 1991.

© Bordas, 1991
ISBN 2-04-019929-2

“ Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit, ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. ”



Sommaire

Des origines à la fin du Moyen Âge

LES TRACES PRÉHISTORIQUES	7	LES ARTS	24
		L'architecture	24
LA GAULE	10	La sculpture	27
La Gaule indépendante	10	La peinture	27
Les apports de Rome en Gaule	11	Le vitrail	28
Les invasions barbares	12	La tapisserie	28
		La musique	28
LE MOYEN ÂGE	13	LES LETTRES	29
La foi chrétienne	14	Les chansons de geste et la chevalerie	29
Les héros du Moyen Âge	16	Les romans et l'esprit courtois	30
VIE QUOTIDIENNE	18	Le merveilleux	34
SCIENCES ET TECHNIQUES	22	La gaieté	34
Les sciences	22	Le pathétique	38
Les techniques	23	Le sens de la mort	39
		<i>Questions et recherches</i>	40

Le XVI^e siècle

VIE QUOTIDIENNE	45	LES LETTRES	56
L'homme de la Renaissance	46	La Renaissance : l'épanouissement	56
La société de la Renaissance	46	Bonaventure des Périers	56
SCIENCES ET TECHNIQUES	48	Marot	57
Une curiosité universelle	48	L'École Lyonnaise	59
Les témoignages des hommes de science sur leurs propres travaux	49	Calvin	60
Les acquisitions de la science et leur contribution à la découverte du monde	51	Rabelais	60
LES ARTS	51	La Pléiade	63
L'évolution des arts du Moyen Âge à François I ^{er}	51	Du Bellay	65
L'art de la Renaissance	51	Ronsard	66
La Seconde Renaissance	53	Le théâtre	67
D'Henri IV à Louis XIII	54	La littérature à l'époque des guerres de Religion	68
La musique	54	Blaise de Montluc	68
Une réussite : la chanson	55	Agrippa d'Aubigné	69
		Montaigne	70
		<i>Questions et recherches</i>	73

Le XVII^e siècle

VIE QUOTIDIENNE	81	LES LETTRES	103
De Louis XIII à Louis XIV	81	Entre l'ordre et la gloire	103
La vie de société	81	Malherbe	103
Une civilisation d'hommes d'armes	82	Mathurin Régnier	105
La réglementation de la langue	83	Théophile de Viau	105
Les mouvements religieux	84	Marc-Antoine de Saint-Amant	106
Les libertins	85	Tristan L'Hermite	107
Sous Louis XIV, de 1660 à 1682	86	Les romans précieux	107
La cour	86	Les romans réalistes	108
La bourgeoisie	87	Corneille	109
Vauban	88	Pascal	114
Les problèmes pédagogiques	89	Équilibre et maturité (1643-1685)	117
Sous Louis XIV, de 1682 à 1715	91	Molière	117
Paris délaissé pour Versailles	91	La Fontaine	121
Les communications	92	Bossuet	123
La condition du peuple	92	La Rochefoucauld	125
SCIENCES ET TECHNIQUES	93	Racine	125
Une architecture des sciences	93	Madame de Sévigné	128
Descartes	95	Madame de La Fayette	130
Blaise Pascal	96	Boileau	131
LES ARTS	97	Fin de siècle troublée	
Au temps de Louis XIII	97	(1685-1715)	133
Splendeur de l'art classique	99	La Bruyère	133
Versailles : synthèse des arts sous Louis XIV	100	Fénelon	134
La musique	101	La querelle des Anciens et des Modernes	136
		<i>Questions et recherches</i>	137

Le XVIII^e siècle

VIE QUOTIDIENNE	147	Les apports du nouvel état d'esprit	157
Sous la monarchie	147	Les nouvelles découvertes	159
Les structures sociales	147	L'encyclopédie	159
La vie mondaine	148	LES ARTS	161
La condition du peuple	150	L'architecture	162
L'œuvre de la Révolution	152	La sculpture	164
Les structures sociales	152	La peinture	165
Une nouvelle organisation administrative	153	La musique	170
L'enseignement	154	LES LETTRES	174
L'idée de « nation »	154	Les symptômes de l'esprit	
SCIENCES ET TECHNIQUES	155	nouveau	174
L'esprit critique	155	Lesage	174
		Marivaux	176

Les philosophes	177	Les romanciers de l'immoralité	192
Montesquieu	177	Chénier	193
Voltaire	180	La littérature militante sous le signe de la Révolution	194
À partir de 1761 : la naissance d'une littérature nouvelle	183	L'éloquence	194
Diderot	183	Le journalisme	195
L'abbé Prévost	186	Les proclamations impériales	195
Rousseau	187	<i>Questions et recherches</i>	197
Beaumarchais	190		

Le XIX^e siècle

VIE QUOTIDIENNE	201	<i>Le roman</i>	246
La bourgeoisie conquérante	201	Stendhal	246
Mouvements sociaux et religieux	206	Balzac	248
La bourgeoisie triomphante	206	Hugo	251
SCIENCES ET TECHNIQUES	210	Mérimée	252
L'histoire de la vie	210	George Sand	254
Les apports pratiques de la recherche scientifique	211	<i>Renouveau de l'histoire</i>	255
L'avènement d'une ère chimique	211	L'héritage du romantisme (1851-1870)	257
Biologie et physiologie	212	Barbey d'Aurevilly	257
Une philosophie des sciences	213	Lecomte de Lisle	258
Progrès des techniques	216	Baudelaire	260
LES ARTS	217	<i>Le roman réaliste</i>	262
Une révolution artistique incomprise	217	Flaubert	262
L'architecture	218	Le naturalisme en face du mysticisme (1870-1900)	264
La sculpture	220	<i>Le roman naturaliste</i>	264
La peinture	223	Zola	264
La musique	229	Maupassant	266
LES LETTRES	231	Alphonse Daudet	268
Genèse et épanouissement du romantisme (1800-1851)	231	Huysmans	269
Chateaubriand	231	<i>La réaction au naturalisme</i>	270
<i>La poésie romantique</i>	234	Villiers de l'Isle-Adam	270
Lamartine	234	Léon Bloy	272
Vigny	235	<i>Le symbolisme</i>	272
Hugo	237	Verlaine	272
Gérard de Nerval	239	Rimbaud	274
Musset	241	Mallarmé	276
<i>Le théâtre romantique</i>	242	Lautréamont	278
Alexandre Dumas	243	Jules Laforgue	279
Victor Hugo	244	<i>Questions et recherches</i>	281
Musset	245		

Le XX^e siècle

de 1900 à 1918 :

la « Belle Époque » et la guerre

<p>VIE QUOTIDIENNE 287</p> <p>La « Belle Époque » 287</p> <p>Les problèmes sociaux 289</p> <p>La guerre 290</p> <p>SCIENCES ET TECHNIQUES 292</p> <p>Conquêtes de la science 292</p> <p>Les applications techniques 292</p> <p>IDÉES PHILOSOPHIQUES 294</p> <p>De nouveaux domaines 294</p> <p>Bergson 295</p> <p>LES ARTS 296</p> <p>Un bouleversement des valeurs 296</p> <p>L'architecture 297</p> <p>La sculpture indépendante 299</p> <p>La peinture à l'avant-garde 300</p> <p>La musique 306</p>	<p>LES LETTRES 308</p> <p>La poésie 309</p> <p>Francis Jammes 309</p> <p>Émile Verhaeren 310</p> <p>Charles Péguy 310</p> <p>Paul Claudel 312</p> <p>Guillaume Apollinaire 316</p> <p>Blaise Cendrars 318</p> <p>Le théâtre 319</p> <p>Georges Courteline 320</p> <p>Alfred Jarry 322</p> <p>Le roman 323</p> <p>Anatole France 323</p> <p>André Gide 324</p> <p>Marcel Proust 326</p>
---	---

de 1918 à mai 1940 :

l'entre-deux-guerres

<p>VIE QUOTIDIENNE 329</p> <p>L'Europe en crise 329</p> <p>Les « temps modernes » 332</p> <p>La presse 332</p> <p>L'enseignement 332</p> <p>SCIENCES ET TECHNIQUES 334</p> <p>Les sciences exactes 334</p> <p>La connaissance des êtres vivants 334</p> <p>IDÉES PHILOSOPHIQUES 336</p> <p>L'« essai », outil du philosophe 336</p> <p>Gabriel Marcel 336</p> <p>LES ARTS 337</p> <p>La peinture 337</p> <p>La sculpture 339</p> <p>La musique 340</p>	<p>LES LETTRES 340</p> <p>La poésie 340</p> <p>Paul Valéry 340</p> <p>Tristan Tzara et le mouvement Dada 342</p> <p>André Breton et le surréalisme 344</p> <p>Robert Desnos 346</p> <p>Philippe Soupault 347</p> <p>Paul Éluard 347</p> <p>Louis Aragon 349</p> <p>Max Jacob 351</p> <p>Pierre Reverdy 352</p> <p>Milosz 354</p> <p>Jules Supervielle 355</p> <p>Jean Cocteau 356</p> <p>Le théâtre 357</p> <p>Jules Romains 357</p> <p>Jean Giraudoux 359</p> <p>Marcel Pagnol 361</p>
--	--

Le roman	363	François Mauriac	368
<i>Le roman-fleuve</i>	363	Georges Bernanos	369
R. Martin du Gard	363	<i>Le roman de l'action</i>	370
Georges Duhamel	363	André Malraux	370
Jules Romains	364	A. de Saint-Exupéry	371
<i>Le roman psychologique</i>	366	<i>Le roman rustique</i>	373
Colette	366	Jean Giono	373
Raymond Radiguet	367	Marcel Aymé	374

de mai 1940 à mai 1968

VIE QUOTIDIENNE	376	<i>La perspective religieuse</i>	413
La vie sous l'occupation	376	Pierre-Jean Jouve	414
L'amélioration économique et sociale	380	Le théâtre	414
Les médias	382	Henri de Montherlant	415
L'enseignement	383	Jean Anouilh	416
SCIENCES ET TECHNIQUES	383	<i>L'existentialisme au théâtre</i>	418
L'exploitation de notre univers	384	Jean-Paul Sartre	418
La connaissance de l'homme	385	Albert Camus	420
L'ère de la vitesse	386	<i>Le « théâtre de l'absurde »</i>	421
IDÉES PHILOSOPHIQUES	387	Eugène Ionesco	422
L'existentialisme	387	Samuel Beckett	424
E. Mounier et le personalisme	389	<i>Le nouveau langage théâtral</i>	425
Gaston Bachelard	390	Jean Genet	426
Le structuralisme et les sciences	391	Le roman	427
LES ARTS	393	<i>Roman « engagé » ou « désengagé »</i>	427
L'architecture	393	Julien Gracq	428
La sculpture	394	Marguerite Yourcenar	429
La peinture	395	<i>Un nouveau langage romanesque</i>	431
La musique et la danse	398	Céline	431
Le cinéma	402	Raymond Queneau	432
LES LETTRES	405	<i>L'existentialisme dans le roman</i>	433
La poésie	405	Jean-Paul Sartre	433
<i>Les héritiers du surréalisme</i>	405	Simone de Beauvoir	435
Henri Michaux	405	Albert Camus	436
René Char	405	<i>Le « nouveau roman »</i>	437
Jacques Prévert	407	Nathalie Sarraute	438
<i>Nouveaux itinéraires poétiques</i>	409	Marguerite Duras	440
Francis Ponge	409	Michel Butor	441
René-Guy Cadou	410	Alain Robbe-Grillet	442
Saint-John Perse	411		
Yves Bonnefoy	413		

de mai 1968 à nos jours

VIE QUOTIDIENNE	445	LES LETTRES	469
Le monde du travail	445	La poésie	469
Consommation et loisirs	449	Éclats et révoltes	469
La jeunesse	451	Les poètes du « signifiant »	469
Le régionalisme	454	Les poètes du signifié	472
SCIENCES ET TECHNIQUES	455	Le théâtre	474
Mathématiques, physique, chimie	455	La mise en scène	474
Les progrès de la génétique	456	Le théâtre intimiste	475
Les technologies nouvelles	457	Le théâtre pluriel	475
La peur de la science	458	Le roman	479
IDÉES PHILOSOPHIQUES	459	Dans les coulisses de l'Histoire	479
La « philosophie » éclatée	460	La quête de soi	480
La philosophie et la science	460	L'écriture au féminin	482
L'altérité	462	La « paralittérature »	484
LES ARTS	463	Grands romanciers	487
L'architecture	464	J.-M.-G. Le Clézio	489
Peinture, sculpture, photographie	465	Georges Pérec	491
La musique et la danse	467	Michel Tournier	492
Le cinéma	468	<i>Questions et recherches</i>	495



Des origines à la fin du Moyen Age

La situation de la France dans une des zones les plus tempérées de l'Europe occidentale favorise toutes les activités humaines. En effet, la diversité de son relief et les nuances infinies du climat permettent des ressources plus variées que celles des pays voisins : plaines atlantiques favorables aux cultures et aux herbages, régions montagnardes propres à la vie pastorale, enfin monde méditerranéen où croissent la vigne et l'olivier.

Située à la rencontre des grands axes européens de communication, accessible par la terre comme par la mer, elle fut de tout temps un carrefour de races et de civilisations : des envahisseurs, des conquérants, des marchands ont pénétré son territoire, y ont laissé leur empreinte, ont marqué son histoire.

Les traces préhistoriques

LE PALÉOLITHIQUE

Le sud-ouest de la France est particulièrement riche en témoignages d'activités humaines aux périodes interglaciaires : les découvertes archéologiques, l'étude des squelettes et des lieux alentour indiquent la station verticale de l'homme, la pratique de l'inhumation des morts (dévoilant par là une forme primitive de sentiments religieux) et l'existence d'une première ébauche d'industrie : la corne, l'ivoire, l'os commencent à être utilisés pour la fabrication de couteaux, de grattoirs, d'aiguilles, etc., puisque l'homme vit alors de la pêche et de la chasse. Il est tributaire de la faune qui l'entoure, notamment, dans cette région, des mammoths et des ours.

Un art véritable apparaît alors, dont les premières manifestations remontent à l'âge du renne : une visite aux grottes de Lascaux ou de Niaux dans l'Ariège permet de connaître les techniques de la peinture préhistorique qui permettent un étonnant rendu de la vie : dans une matière ocre et noire, apparaissent des mufles de taureaux, des courses de chevaux sauvages, des animaux percés de traits dont on pense qu'ils avaient peut-être une fonction magique, des personnages masqués (1).

(1) On peut consulter à ce propos l'ouvrage de G. Bataille, *Lascaux ou la Naissance de l'Art* (éd. Skira).

LA GAULE CONQUISE

II ^e av. J.-C.	120	Appelés par Marseille, leur alliée, les Romains conquièrent un sixième environ du territoire gaulois, entre l'Espagne et l'Italie. Ils fondent Aix et Narbonne, capitale de la Province romaine de Narbonnaise.
	102-101	Marius extermine les Cimbres et les Teutons qui, après avoir franchi le Rhin, ravagent la Narbonnaise.
I ^{er} av. J.-C.	58	César s'installe comme proconsul en Narbonnaise. Le chef suève Arioviste franchit le Rhin et pénètre en Gaule dans le territoire des Éduens, alliés de Rome. Appelé par les Éduens, César repousse Arioviste au-delà du Rhin.
	57	Victoires de César contre les peuples belges, qui se soumettent.
	56	Soumission des Aquitains et des peuples de l'Ouest.
	52	Vercingétorix, chef des Arvernes, forme une armée et se soulève contre César. Victoire de Vercingétorix sur César à Gergovie. Vercingétorix est enfermé avec ses troupes à Alésia. César assiège la ville et obtient la capitulation de Vercingétorix. À la fin de 50 av. J.-C., la Gaule entière est pacifiée.
	12	Auguste envoie à Lyon son beau-fils Drusus qui fonde l'autel de Rome et d'Auguste. Ce geste scelle l'unité des populations par la pratique du culte impérial.
I ^{er}	48	Discours de Claude au Sénat pour y faire admettre des représentants de l'aristocratie gauloise. En 70 est définitivement établie la Paix romaine.
III ^e	212	Caracalla donne la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire.
IV ^e	325	Le concile de Nicée condamne l'arianisme.
	395	L'empereur Théodose divise l'Empire en deux : l'empire d'Orient (qui durera jusqu'en 1453 : prise de Constantinople par les Turcs) et l'empire d'Occident.
V ^e	476	Poussés par les Huns, hordes asiatiques, les Germains pénètrent en Gaule. Les Francs Saliens, les Wisigoths, les Burgondes aident le général Aetius à repousser les Huns. Disparition du dernier empereur d'Occident.

LES MÉROVINGIENS

V ^e	481	Clovis I ^{er} , roi des Francs.
	496	Baptême de Clovis. La capitale de la France devient Paris.
VI ^e	511	Mort de Clovis. Il laisse un vaste royaume, mais qui sera partagé entre ses fils, et source de luttes incessantes pour le pouvoir.
VII ^e	621-39	Règne de Dagobert. Après ce règne, période des « rois fainéants », qui abandonnent leur pouvoir aux « Maires du Palais ».
VIII ^e	732	Charles Martel, Maire du Palais, arrête les Arabes à Poitiers. Ses descendants fondent une nouvelle dynastie.

LES CAROLINGIENS

IX ^e	800	Charlemagne couronné empereur à Rome par le pape. Il double le royaume, s'empare de la Lombardie, de la Saxe et repousse les Sarrasins en Espagne.
	814	Mort de Charlemagne. Le royaume est partagé ; nouvelle crise dynastique.
	842	Serment de Strasbourg entre Charles le Chauve et Louis le Débonnaire contre leur frère, Lothaire : premier document en langue française.
	843	Traité de Verdun, qui consacre le partage du royaume, alors affaibli et attaqué par des pirates normands et sarrasins.

LES CAPÉTIENS

X ^e	987	Couronnement d'Hugues Capet.
XI ^e	1095	1 ^{re} croisade, prêchée par le pape Urbain II.
	1099	Prise de Jérusalem après la deuxième expédition.
XII ^e	1128	Création de l'ordre de Templiers, moines-soldats, pour protéger les pèlerins.
	1147-49	La 2 ^e croisade, prêchée par saint Bernard et dirigée par Louis VII, est un échec.
	1180	Philippe Auguste devient roi et lutte contre les rois d'Angleterre pour récupérer les fiefs anglais en France.
	1189-92	3 ^e croisade. Jérusalem est laissée aux musulmans.
XIII ^e	1202	4 ^e croisade.
	1204	Prise de Constantinople par les croisés et les Vénitiens.
	1214	Victoire à Bouvines de Philippe Auguste contre le roi d'Angleterre, le comte de Flandre et l'empereur d'Allemagne coalisés.
	1226	Louis IX devient roi.
	1229	Perte de Jérusalem.
	1248-54	7 ^e croisade dirigée par Saint Louis.
	1259	Traité de Paris avec l'Angleterre, qui fait cesser le conflit avec les Plantagenêts, seigneurs d'Anjou.
	1270	8 ^e croisade, dirigée par Saint Louis, qui meurt à Tunis lors d'une épidémie de peste.
	1285	Philippe IV le Bel, roi autoritaire mais qui consolide le royaume.
XIV ^e	1307	Il brise l'ordre des Templiers et confisque leurs biens.

LES VALOIS

	1328	Philippe VI de Valois devient roi. Mais le roi d'Angleterre prétend au trône par droit de succession.
	1337	Début de la guerre de Cent Ans.
	1346	Défaite française à Crécy.
	1347	Capitulation de Calais après 11 mois de siège.
	1347-49	Épidémie de peste. Début de la Jacquerie.
	1360	Trêve par le Traité de Brétigny : toute la France de l'ouest est anglaise.
	1364	Charles V roi ; avec l'aide d'un gentilhomme breton, Bertrand du Guesclin, il élimine les Grandes Compagnies, bandes de mercenaires hors la loi.
XV ^e	1415	La guerre a repris. Défaite française à Azincourt.
	1420	Traité de Troyes, signé par Charles VI, qui reconnaît le roi d'Angleterre comme héritier du trône.
	1422	Mort de Charles VI. Son fils Charles VII est roi, mais sans autorité.
	1429	Jeanne d'Arc se présente à Charles VII à Chinon. Elle délivre Orléans, et le fait sacrer roi à Reims.
	1430	Échec de Jeanne d'Arc à Paris. Faite prisonnière, elle est vendue aux Anglais.
	1431	Procès et mort de Jeanne d'Arc.
	1453	Les Anglais sont chassés de France.
	1461	Louis XI devient roi, il triomphe du duché de Bourgogne, fief féodal résistant au pouvoir royal.
	1483	Mort de Louis XI.

LE NÉOLITHIQUE

Les hommes, avec la pratique de l'agriculture et de l'élevage, sont devenus sédentaires.

De la fin de cette époque datent les monuments mégalithiques, formés de gros blocs de pierre qui, pour être érigés, ont exigé la coordination des efforts d'un grand nombre d'individus. Ils abondent dans tout l'Ouest et le Nord-Ouest : menhirs (mot breton signifiant « pierre levée ») et dolmens (mot breton signifiant « table de pierre »), recouverts de terre, étaient sans doute des tombeaux-monuments.

Des contacts se nouent aussi avec les Égéens (1) et l'Orient, par l'intermédiaire des marchands, contacts qui stimulent l'artisanat grâce à l'apport de techniques nouvelles.

L'ÂGE DES MÉTAUX

Les artisans profitent des techniques orientales, les améliorent et, à partir de l'an 1000 av. J.-C., l'industrie locale du bronze, jusqu'alors peu développée, progresse rapidement.

Ainsi l'étude de la préhistoire révèle en France un passé riche de créations humaines dans les domaines les plus variés.

La Gaule

La Gaule indépendante

LE MODE DE VIE

Les Celtes, premiers habitants historiquement connus de la Gaule, sont des envahisseurs venus d'Europe centrale. Ils ne forment pas une nation, mais se divisent en une soixantaine de peuples, dominés par deux classes sociales : celle des chevaliers, nobles possesseurs des terres et des troupeaux, et celle des druides, prêtres qui constituent une communauté d'initiés. Ceux-ci, en même temps qu'ils exercent leur sacerdoce, sont éducateurs des jeunes nobles et, juges, servent d'arbitres entre les peuples (2).

Tout en étant ouverts aux courants commerciaux et aux influences étrangères, en particulier à celles des Grecs et des Étrusques, et malgré les différends qui les opposent parfois, les peuples de la Gaule sont unis par leur langue, d'origine indo-européenne, et par leur religion : des fouilles archéologiques ont offert des témoignages de la religion des « têtes coupées », née de la conviction que le crâne conserve l'âme du mort ; on voit encore des niches murales où s'encastrent les crânes des ancêtres ou des ennemis vaincus.

En revanche, les Gaulois n'ont pas de villes : leur architecture n'utilise pas de matériaux durs, si l'on excepte la construction de l'« oppidum » que protègent des remparts de poutres et de pierres, le « murus gallicus » que décrit César.

ARTS ET TECHNIQUES

Il existait une littérature, presque uniquement poétique, transmise oralement par les bardes, et un art de la sculpture. Le goût de ces peuples pour la parure et les bijoux se

(1) Civilisations préhelléniques qui se sont développées dans les îles de la mer Égée et dans le Péloponnèse, vers l'an 2000 av. J.-C. - (2) On peut consulter sur ce sujet les ouvrages de Strabon, Diodore de Sicile et Tacite, et surtout *La Guerre des Gaules* de César.

révèle dans les torques, colliers de métal richement ornés, les nombreux objets d'or et de bronze retrouvés dans les tombes, qui attestent aussi l'influence des Étrusques et des Grecs.

Leur technique apparaît dans les charrues à roues et les moissonneuses qui ont émerveillé les Romains; l'usage de la moissonneuse se perdra, jusqu'au XIX^e siècle.

Les apports de Rome en Gaule

LA CULTURE GRÉCO-LATINE

Le latin s'implante rapidement et élimine la langue celtique : les vieux vocables se latinisent ou disparaissent. La diffusion du latin est favorisée par les techniques nouvelles, le brassage démographique et le rayonnement d'écoles de rhétorique (à Autun et à Bordeaux par exemple). Il est un instrument efficace d'unité. À la connaissance du latin s'ajoute souvent, dans l'aristocratie, celle du grec.

UN NOUVEAU MODE DE VIE

Sous l'influence romaine, la Gaule se couvre de villes grandioses, ce qui représente pour les Gaulois ruraux une révolution sociale. L'architecture modernise de façon rationnelle le territoire et renforce encore l'unification : routes, aqueducs, châteaux d'eau, réservoirs, marchés et bâtiments administratifs... L'assimilation de la population locale est facilitée aussi par le fait que Rome a confié l'administration municipale à l'aristocratie gauloise et que les villes adoptent volontiers les habitudes romaines : thermes et bains publics, jeux du cirque dans d'immenses amphithéâtres (1).

Les artisans se groupent en corporations : le travail du bois est très développé avec les bûcherons, les charpentiers. L'industrie du fer est également importante, ainsi que le travail de l'or et de l'argent. Certains ateliers de céramique atteignent une production industrielle, telle celle des santons, petits sujets d'argile coloriée, dont on orne aujourd'hui les crèches de Noël en Provence.

Dans les campagnes, les terres défrichées et amendées produisent plus, l'élevage est varié, le vignoble étendu. Lorsque les invasions vont menacer la Gaule, les « villas », ou domaines campagnards, se sont multipliées : elles sont à l'origine des villages et des paroisses françaises. Les villes, elles, se sont repliées derrière des remparts.

L'ART GALLO-ROMAIN

Il réalise une synthèse entre les qualités originales des Gaulois et celles des Romains et même des Grecs de la période hellénistique.

Apport original, les lignes courbes employées en orfèvrerie se retrouveront chez les artistes mérovingiens : ce géométrisme curviligne trouvera son épanouissement dans les chapiteaux romans et les enluminures gothiques. Les artisans gaulois savent aussi représenter les animaux et les hommes, de façon réaliste et familière comme en témoignent de nombreuses sculptures et l'art funéraire.

Ainsi les artistes locaux mettent leurs goûts au service d'œuvres classiques qui se libèrent du conformisme traditionnel et prennent une vigueur nouvelle même quand les sujets demeurent mythologiques : statues, peintures, fresques, mosaïques, abondent dans les riches demeures gallo-romaines et dans les chapelles.

(1) Les principaux vestiges gallo-romains se trouvent à Arles, Narbonne, Nîmes, Orange, Vaison.

LE CHRISTIANISME

Les Gaulois ont adopté la plupart des dieux romains, tout en gardant le culte des anciennes divinités celtiques, comme Taranis et les déesses-mères. À la fin de l'Empire, la pénétration du culte de Cybèle, déesse de la terre, et son succès traduisent une inquiétude spirituelle qui ouvre la voie au christianisme.

Aux II^e et III^e siècles, cette religion pénètre d'abord dans les villes. Un seul texte parle de persécutions : une lettre, adressée par la communauté de Lyon aux Églises d'Asie, qui relate le martyre de l'évêque Pothin et celui de l'esclave Blandine en 177.

À partir de 313, après l'édit de Milan, Constantin, empereur de l'Occident, et Licinius, empereur de l'Orient (1), opèrent un rapprochement avec les chrétiens.

(...) nous avons décidé d'accorder aux chrétiens et à tous les autres le libre choix de suivre la religion qu'ils voudraient, de telle sorte que ce qu'il peut y avoir de divinité et de pouvoir céleste puisse nous être bienveillant, à nous et à tous ceux qui vivent sous notre autorité.

Ainsi donc, dans un dessein salubre et tout à fait droit, nous avons décidé que notre volonté est qu'il ne faut refuser absolument à personne la liberté de suivre (...) la religion des chrétiens...

Cité par Eusèbe de Césarée,
Histoire ecclésiastique, X.

Trad. G. Bardy, *Sources chrétiennes* (éd. du Cerf).

Au IV^e siècle commence le monachisme et l'évangélisation des campagnes. L'élan est donné par saint Martin de Tours, ancien officier de la garde impériale qui s'installe à Ligugé, près de Poitiers, où il vit en ermite. En 371, il devient évêque de Tours et fonde un monastère non loin de la ville. Le mouvement monastique s'étendra bientôt à toute la Gaule.

L'union de l'Église et de l'État, reconnue officiellement par l'empereur Théodose, favorise la formation de structures ecclésiastiques, calquées dans l'ensemble sur celles de l'Empire. La cellule essentielle est l'évêché qui se limite à une cité. À la campagne, certains propriétaires installent sur leurs domaines des chapelles, qui seront les noyaux des futures paroisses. Peu à peu, une organisation s'établit, les évêques sont désignés par le clergé et par le peuple, l'épiscopat gaulois reconnaît l'autorité pontificale romaine.

Les invasions barbares

UNE COEXISTENCE DIFFICILE

Toute la Gaule se couvre de royaumes barbares : Wisigoths en Aquitaine, Burgondes à l'Est, Francs au Nord. Même si les barbares sont peu nombreux, et leurs exigences relativement modérées, la cohabitation est pénible et les pillages fréquents. L'image du barbare est fortement péjorative, comme le prouvent les plaintes de Sidoine Apollinaire (430-489), futur évêque de Clermont, contraint d'héberger les Burgondes : « Chanter en vers (...) quand je vis au milieu des hordes chevelues, assourdi par les sons de la langue germanique, obligé d'avoir l'air de louer quelquefois ce que chante, quand il est bien repu, le Burgonde aux cheveux graissés d'un beurre rance. »

Deux sociétés coexistent donc, l'une de civilisation urbaine, l'autre germanique, formée de tribus dirigées par des nobles qui élisent leurs rois, plus chefs de bandes que souverains. Cette coexistence contraint à adopter le système de la « Personnalité des lois » :

(1) Dioclétien (284-305) avait institué le système de la tétrarchie (ou des 4 empereurs) pour gouverner l'Empire. Deux Augustes - assistés de deux Césars - administraient l'un l'Orient, avec Nicomédie pour capitale, l'autre l'Occident, avec Milan pour capitale. Ce système fut très éphémère.

chacun est jugé selon les lois de son peuple. Pour les Germains, la loi, c'est la coutume orale (1) qui témoigne de la rudesse des mœurs avec l'emploi du duel judiciaire, combat ordonné par les juges entre l'accusateur et l'accusé, où le vaincu était considéré et traité comme coupable. Un autre trait original des coutumes germaniques est la possibilité de racheter un méfait en versant à la victime ou à sa famille une somme d'argent à titre de compensation : le Wergeld.

LA QUESTION RELIGIEUSE

Elle constitue l'obstacle le plus sérieux entre les deux sociétés. À l'exception des Francs, qui sont demeurés païens, les « barbares » ont adopté l'arianisme (2). Aussi Wisigoths et Burgondes sont-ils considérés par les évêques gallo-romains, tout-puissants dans leur cité, comme des hérétiques, et ces évêques entretiennent contre eux la résistance des populations fidèles au catholicisme.

La chute de l'empire d'Occident qui faisait disparaître la domination romaine en Gaule a marqué la fin d'un monde. Une assimilation, une lente fusion se produiront peu à peu. Bientôt une nouvelle domination barbare va supplanter les autres : celle des Francs. Un monde nouveau est en gestation.

Le Moyen Âge

Le terme de Moyen Âge est relativement récent puisqu'il date du XVI^e siècle. Historiquement, il désigne la période s'étendant de l'effondrement de l'Empire romain d'Occident (476) à la prise de Constantinople par les Turcs (1453) qui marque la disparition de l'Empire byzantin. On substitue parfois à cette dernière date celle de l'invention de l'imprimerie par Gutenberg (1457) ou celle de la découverte du Nouveau Monde (1492).

Cette période intermédiaire entre le monde antique et le monde moderne resta longtemps l'objet d'erreurs et de préjugés. Les hommes de la Renaissance jetèrent le discrédit sur ces siècles où la culture gréco-latine subit une éclipse. Ils ne virent dans le Moyen Âge qu'ignorance et obscurantisme, traitèrent de gothique (c'est-à-dire « barbare ») l'architecture des cathédrales. Au XVII^e siècle, avec Boileau, on jugea ces siècles « grossiers ». Les philosophes du Siècle des lumières (XVIII^e siècle) se déchaînèrent contre cette époque de « ténèbres » où ils ne trouvaient que superstition, fanatisme religieux, absence de liberté de pensée. Il fallut l'admiration de Chateaubriand pour les cathédrales gothiques, qu'il célèbre dans son *Génie du Christianisme*, puis l'enthousiasme des romantiques devant cette « mer de poésie » (Hugo), pour que se formât dans l'opinion un courant favorable. Depuis la fin du XIX^e siècle, les travaux patients des érudits et des savants apportent de nouvelles raisons d'admirer ce Moyen Âge que Verlaine qualifie d'« énorme et délicat ».

Il ne faut pas chercher dans ces dix siècles une uniformité. On peut y distinguer trois phases : une lente préparation, le « Haut Moyen Âge », du IV^e au XI^e siècle, une période d'épanouissement aux XII^e et XIII^e siècles, et un déclin aux XIV^e et XV^e siècles. Toutefois on peut dégager de cet ensemble un certain nombre de traits dominants.

C'est à juste titre qu'on voit dans la diffusion du livre le début d'une ère nouvelle. Au Moyen Âge, en effet, la presque totalité des gens ne savait pas lire. Mais illettré ne signifiait pas alors « ignorant ». Les hommes du Moyen Âge s'instruisaient d'une façon directe,

(1) Dans la France du XVIII^e siècle, on distinguera encore les pays de droit coutumier dans le Nord, où l'empreinte germanique a été plus marquée, et les pays de droit écrit dans le Sud, où le droit romain a survécu. — (2) Cette doctrine, prêchée au début du IV^e siècle par le prêtre égyptien Arius, et qui niait la divinité de Jésus, fut condamnée par le concile de Nicée en 325.

au contact du réel, en regardant, en écoutant, et dans l'accomplissement de leur métier. L'image, la parole, le geste tiennent lieu de textes écrits, et la promesse orale est un engagement sacré.

On demeure frappé aussi de la complexité d'un temps qui laissa coexister avec tant d'aisance des façons d'être qui nous paraissent incompatibles. L'époque de la courtoisie la plus raffinée est aussi celle des chansons les plus gaillardes, où la grossièreté se donne libre cours. Le plus ardent mysticisme n'exclut pas un robuste sens pratique. Le respect de la coutume et de la tradition est tout-puissant, l'homme est attaché à sa famille, à sa terre, et pourtant que de monde sur les grands chemins ! Marchands, pèlerins, croisés, étudiants, techniciens, ouvriers, on a beaucoup bougé ; mais on a aussi beaucoup bâti, enraciné dans le sol d'immenses constructions.

La foi chrétienne

Ce qui fait l'unité du Moyen Âge, c'est la foi religieuse. La suprématie de l'Église s'affirme dans tous les domaines.

LE RÔLE DE L'ÉGLISE

Déjà à l'époque mérovingienne, période de troubles et de guerres, l'Église, fortement hiérarchisée, représente le seul élément de stabilité et d'unité. Les évêques se font les chefs et les défenseurs de leur diocèse. Ils s'efforcent aussi d'adoucir la brutalité des mœurs ; ils créent par exemple le droit d'asile. Les coupables qui trouvaient refuge dans les églises étaient placés sous la protection divine et échappaient à un châtement immédiat et expéditif : torture, mutilation ou mort. Ils instaurent les fêtes religieuses chômées : Pâques, Pentecôte, Noël, les Rogations. Dès le VI^e siècle, ils fondent les paroisses rurales, qui deviendront nos « communes ». Ainsi, leur influence pénètre profondément dans les campagnes.

Le rôle des monastères, à la même époque, est également capital : les fondations sont tellement nombreuses qu'on a pu parler d'une « invasion monastique ». Selon les prescriptions de saint Benoît (480-547), fondateur de l'ordre des bénédictins, ces moines partagent leur temps entre les exercices religieux et le travail manuel : « L'oisiveté est l'ennemie de l'âme, et par conséquent, les frères doivent, à certains moments, s'occuper du travail des mains ; dans d'autres, à de saintes lectures. » (Extrait de la *Règle de saint Benoît*). Les moines bénédictins de cette époque sont toujours représentés avec une serpe : ce sont eux, en effet, qui commencent les grands travaux de défrichement, assèchent les marais, rendent aptes à la culture les terres stériles. Ils étudient aussi et copient des manuscrits ; ils sont à la fois les pionniers d'une économie nouvelle et les gardiens de la culture. Grâce à eux encore, se poursuit l'évangélisation des régions peu accessibles.

À l'époque féodale, du XI^e au XIII^e siècle, une nouvelle société s'est formée, où le rôle du clergé s'accroît et dépasse son premier devoir, la fonction liturgique. Le clergé possède des tribunaux particuliers, où la justice est souvent rendue de façon moins arbitraire. C'est lui aussi qui dispense le savoir dans les écoles épiscopales et monastiques. Les biens considérables qu'il possède alors lui permettent d'ouvrir des asiles et des hôpitaux, de soulager les pauvres et les malades. Poursuivant son effort d'humanisation des mœurs, le clergé s'efforce de maintenir la paix, ou au moins de réduire la guerre : les évêques et les abbés réunissaient les chevaliers en assemblées, pour leur faire adopter la « Paix de Dieu » qui interdisait de s'attaquer aux clercs, aux paysans et aux marchands. Plus tard, ils imposent la « Trêve de Dieu » qui, en mémoire de la Passion du Christ, interdit le combat du mercredi soir au dimanche soir.

Enfin, c'est l'Église qui institua la chevalerie. Après une nuit passée en prière, le jeune écuyer recevait ses armes solennellement. En conférant à cette cérémonie de l'adoubement un caractère religieux, elle rappelait au chevalier ses devoirs moraux : combattre seulement pour le droit et la justice, défendre les faibles. À la brutalité, elle substituait l'honneur et la droiture.

LES CROISADES

Un événement capital secoua le Moyen Âge français : les croisades, expéditions militaires entreprises, du XI^e au XIII^e siècle, pour élargir le domaine de la Chrétienté, auxquelles participèrent les rois de France eux-mêmes.

Ému des persécutions que subissaient les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem sur le tombeau du Christ, le pape Urbain II fit appel aux chrétiens en 1095. La première croisade suscita un tel enthousiasme que de véritables foules (plus de 600 000 hommes) se mirent en marche sous le commandement du moine français Pierre L'Ermitte et du chevalier allemand Gauthier Sans Avoir. Les croisés, mal organisés, indisciplinés, ignorants des dangers de la route, furent dispersés et massacrés sans avoir pu arriver en Terre sainte.

Deux ans plus tard, une expédition mieux organisée, et comprenant surtout des chevaliers, prit le chemin de Jérusalem sous la direction de Godefroy de Bouillon. Les croisés s'emparèrent de la ville :

En entendant prononcer le nom de Jérusalem, tous versèrent d'abondantes larmes de joie, heureux de se trouver si près des lieux saints, de la ville désirée, pour l'amour de laquelle ils avaient supporté tant de fatigues et de périls, et bravé la mort sous tant d'aspects divers. Leur ardent désir de voir de près la cité sainte leur fit promptement oublier leurs travaux et leur lassitude, et ils pressèrent leur marche plus qu'ils n'avaient coutume de le faire.

Ils allèrent ainsi, sans la moindre halte, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant les murs de Jérusalem, chantant des hymnes de louange, poussant des cris jusqu'au ciel et répandant des larmes de joie.

L'armée était alors forte de soixante mille individus environ, de l'un et de l'autre sexe.

Albert d'Aix.

Après la reprise de Jérusalem par le sultan Saladin, Philippe Auguste partit pour la troisième croisade. Mais, lors de la quatrième croisade, à la suite d'intrigues compliquées, les croisés se trouvèrent changés en conquérants de terres chrétiennes et s'emparèrent de Constantinople. La ville fut pillée et chacun reçut sa part de butin. Cette croisade fit grand scandale, et ces expéditions où tant de chevaliers français avaient trouvé la mort devinrent impopulaires. Il fallut la piété de Louis IX, futur Saint Louis – artisan de la septième et de la huitième croisades – pour que se ranimât l'ardeur de la guerre sainte. L'armée modifia son itinéraire et passa par l'Afrique; elle enleva Damiette, à l'embouchure du Nil, mais elle dut battre en retraite et fut décimée par l'épidémie.

...la maladie de l'armée était telle que la chair de nos jambes séchait toute, et que la peau de nos jambes devenait tavelée de noir et d'une couleur terreuse, comme une vieille botte; et à nous qui avions telle

maladie, il venait de la chair pourrie aux gencives, et nul ne s'échappait de cette maladie, mais il lui fallait mourir.

Joinville, *Histoire de Saint Louis*,
LVIII.

Cernés par les Sarrazins, le roi et une partie importante des croisés sont faits prisonniers. Ils ne recouvreront leur liberté que moyennant une forte rançon. Enfin, la huitième croisade fut un échec total. Louis IX mourut de la peste sous les murs de Tunis, où il avait débarqué dans l'espoir d'entraîner le sultan dans sa lutte contre l'Égypte.

Les croisades n'ont pas abouti au résultat escompté par la papauté, mais elles ont eu pour la France des conséquences extrêmement importantes. Des principautés chrétiennes avaient été créées en Palestine et en Syrie, pour protéger Jérusalem des attaques fortuites. Certains croisés, leur vœu accompli, se fixèrent dans ces nouveaux États : ils se firent bâtisseurs et législateurs. Leur influence fut profonde et contribua à asseoir le prestige de la France dans le Levant.

Par ailleurs le raffinement et la richesse de la civilisation orientale ne laissèrent pas indifférents les chevaliers. Rentrés chez eux, ils restèrent fascinés par les objets précieux, les étoffes de soie, la saveur des épices, les fruits et les légumes jusqu'alors inconnus.

Sous l'influence du commerce, animé d'une impulsion nouvelle, les goûts changèrent ; un autre mode de vie, moins fruste, se développa. Arts et sciences – médecine, diplomatie, architecture – subirent l'influence de l'Orient. À ces conséquences économiques et sociales, il faut ajouter des conséquences politiques. Au lieu de tourner leurs forces contre des seigneurs voisins, les croisés s'étaient unis contre un ennemi commun. Les nobles avaient cessé de se quereller et de se jalouser. Beaucoup d'entre eux moururent à la croisade, la féodalité s'en trouva affaiblie et l'autorité du roi grandit.

Les héros du Moyen Âge

Les textes du Moyen Âge, aussi bien les chansons de geste que, plus tard, les récits des chroniqueurs, ont magnifié et transfiguré plusieurs héros de ces temps difficiles. Même si l'exagération est parfois manifeste dans les portraits de ces héros, leur rôle n'en a pas moins été considérable.

CHARLEMAGNE

Dans les chansons de geste, Charlemagne a « deux cents ans », sa barbe est « blanche comme fleur en avril » ; ailleurs il apparaît « tout de fer, coiffé d'un casque de fer, ganté de fer ; il avait couvert sa poitrine de fer et ses larges épaules d'une cuirasse de fer ». Ce grand conquérant, qui doubla presque le royaume qu'il avait reçu de son père, fut dans la réalité un chef de guerre prévoyant et rigoureux, un excellent administrateur. Il garda l'organisation ancienne, les officiers du palais et la division du pays en comtés. Mais il créa un lien entre le pouvoir central et l'autorité locale : les « missi dominici » (au sens littéral « envoyés du maître »), sortes d'inspecteurs choisis par l'empereur, qui veillaient à l'exécution de ses ordres à travers les trois cents comtés de l'Empire.

Toujours entouré de trois sages conseillers, il tenait une fois par an une assemblée où étaient conviés nobles et évêques ; il s'informait, sollicitait des avis, puis prenait ses décisions. Lues à haute voix et publiées, elles formaient un ensemble de prescriptions, appelées « Capitulaires » – aujourd'hui précieux document qui montre toutes les questions auxquelles s'étendait la sollicitude de l'empereur : la façon de rendre la justice, l'état des églises, l'administration de ses domaines...

Sous l'impulsion de Charlemagne, se manifesta une renaissance intellectuelle. Il incite les prêtres à ouvrir des écoles. Dans le palais impérial même, jeunes nobles, clercs et fils de pauvres gens reçoivent ensemble une instruction à la fois politique, intellectuelle et religieuse, sous la direction de lettrés que Charlemagne avait groupés autour de lui.

SAINT LOUIS

La figure de Louis IX nous est bien connue grâce au chroniqueur Joinville. Chrétien fervent, il mit sa vie au service de sa foi, et sa piété, sa charité, sont demeurées légendaires. La justice fut son grand souci. Il rendait lui-même les sentences, arbitrait les cas difficiles :

Maintes fois, il arriva qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes, et s'adossait à un chêne, et il nous faisait asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avaient affaire venaient lui parler, sans s'embarrasser d'huissier ou d'autre. Et alors il leur demandait de sa bouche : « Y a-t-il ici quelqu'un qui ait procès ? » Et ceux-là se levaient, qui avaient procès. Et alors il disait : « Taisez-vous tous, et on vous expédiera

(1) l'un après l'autre. » Et alors il appelait Monseigneur Pierre de Fontaines et Monseigneur Geoffroy de Villette et il disait à l'un d'eux : « Expédiez-moi ce procès. »

Et quand il voyait quelque chose à amender dans la sentence de ceux qui parlaient pour lui, ou dans la sentence de ceux qui parlaient pour autrui, il l'amendait lui-même de sa bouche.

Joinville, XII.

Dans son ordonnance de 1254, il précise les devoirs de ses fonctionnaires, exige que la justice soit la même pour tous. Il créa le droit d'appel au tribunal du roi, ou Parlement.

Sa haine de la guerre l'amena à préférer l'arbitrage et les règlements pacifiques de préférence à tout autre. Seules les croisades contre les Infidèles trouvaient grâce à ses yeux. Il mit fin dans le royaume au duel judiciaire (cf. p. 13).

Le prestige de Louis IX donna à la royauté française une puissance qu'elle n'avait jamais eue.

JEANNE D'ARC

Il fallut l'énergie d'une bergère lorraine de seize ans, Jeanne d'Arc, pour regrouper les courages autour de Charles VII, face à l'invasion anglaise. Persuadée qu'elle était « envoyée de par Dieu », pour « bouter les Anglais hors de France », elle entra dans Orléans, dont les Anglais abandonnèrent le siège, puis mena sacrer Charles VII à Reims. Dès lors, la confiance revint : un premier assaut fut donné sur Paris, mais le lendemain le roi fit battre l'armée en retraite. Quelques mois plus tard, en mai 1430, Jeanne tomba aux mains des Bourguignons, qui la livrèrent aux Anglais.

Voulant déconsidérer sa mission, les Anglais la firent juger par un tribunal ecclésiastique, qui la déclara hérétique et envoyée du diable. On la harcela de questions sur ces « voix », qui s'étaient manifestées à elle depuis qu'elle avait treize ans, et qui lui avaient dicté tous ses actes. La minute du procès de condamnation montre la force d'âme et la noblesse de cette jeune fille de dix-huit ans, face aux interrogatoires insidieux et torturants des hommes d'Église.

Jeanne d'Arc fut brûlée vive, comme sorcière, à Rouen, en 1431. L'opinion publique n'attendit pas son procès de réhabilitation (entrepris en 1436) pour lui vouer son admiration. Elle est restée, jusqu'à nos jours, la plus célèbre des héroïnes nationales, exaltée par Michelet, chantée par Péguy, Claudel, Anouilh, Honegger. Le mouvement d'enthousiasme qu'avait su créer cette jeune bergère alla en grandissant, et les Anglais finirent par être chassés de France. Cela marqua la fin de la guerre de Cent Ans.

(1) On réglera vos affaires.

Quelques aspects de la vie quotidienne

Des documents de tous ordres nous renseignent sur la vie quotidienne du Moyen Âge. C'est au moment où la civilisation médiévale est dans son épanouissement, du XII^e siècle à la fin du XIV^e siècle, qu'il est le plus intéressant de la saisir.

LA VIE PAYSANNE

C'est aux paysans qu'il incombe de travailler la terre. On distingue les paysans libres, roturiers ou vilains (ces mots n'avaient pas alors le sens péjoratif qu'ils ont pris par la suite), et les serfs, attachés à un territoire qu'ils n'ont pas le droit de quitter, mais qu'on ne peut leur enlever. À l'époque féodale, tous dépendent du seigneur, qui est en même temps leur juge. Ils lui doivent redevances et corvées, dont l'importance varie selon les endroits. Au XIII^e siècle, les serfs seront progressivement affranchis.

Même si, peu à peu, leurs conditions de vie s'améliorent à partir du XI^e siècle, les paysans restent souvent très pauvres. Les artistes du temps, fidèlement, avec minutie et sympathie, nous montrent le paysan dans ses gestes les plus humbles : sculptures, vitraux, tapisseries et miniatures ont comme sujet de prédilection les travaux des champs. En littérature, c'est presque un lieu commun de décrire le paysan comme un rustre, un être affreusement laid. On s'en moque souvent, on le ridiculise. Cependant certains auteurs décrivent la dure condition des paysans, dont les travaux font vivre clercs et chevaliers, tel Étienne de Fougères (deuxième moitié du XII^e siècle) dans son *Livre des Manières* :

Il a bien du travail et peine ;
Au meilleur jour de la semaine,
Il sème seigle, il herse avoine.
Il fauche prés, il tond la laine.
Il fait palissade et enclos,
Il fait viviers sur les rivières,
Il fait corvées, et prestations,
Et obligations coutumières.
Jamais il ne mange bon pain ;
Nous lui prenons le meilleur grain

Et le plus beau et le plus sain
Mais le mauvais reste au vilain
S'il a oie grasse ou poulette
Ou gâteau de blanche farine
À son seigneur il le destine (...)
Bons morceaux, jamais il ne tâte,
Ni un oiseau, ni un rôti.
S'il a pain de noire farine,
Et lait, et beurre, c'est son régal.

LA VIE SEIGNEURIALE

À l'origine, elle repose sur le code de la chevalerie, propre à la féodalité. Le chevalier, combattant pourvu d'un cheval et d'un armement complet, est souvent au service d'un suzerain, dont il devient le vassal. Une cérémonie, dont les gestes sont significatifs, consacre cet attachement. Le vassal rend hommage à son suzerain : à genoux devant lui, il met les mains dans les siennes (attitude pleine de confiance et d'abandon), et se reconnaît son « homme ». Le suzerain l'embrasse. Le chevalier lui jure ensuite fidélité, la main sur l'Évangile, et lui promet aide et conseil. En retour, le suzerain accorde à son vassal un fief et sa protection. Les deux hommes se trouvent ainsi liés par un engagement personnel et réciproque. Qui manque à son serment est félon, et commet la pire faute qui soit. Le tel suzerain peut être lui-même vassal d'un suzerain plus puissant. Cette hiérarchie féo-

dale, fondée sur la fidélité, subsistera jusqu'à la fin du XV^e siècle. Quant au fief, signe matériel du contrat féodal, il consiste souvent en un domaine sur lequel le vassal exerce des droits seigneuriaux.

Certaines cours seigneuriales étaient, surtout au moment des fêtes et des noces, un luxe et une magnificence qui nous étonnent aujourd'hui. Ainsi en témoigne ce texte, tiré du roman provençal *Flamenca* (XIII^e siècle) :

Archambaut fait orner la ville. On tend les rues de tapisseries, on y dispose des banquettes, de riches tapis, des étoffes de soie, le sol est jonché d'herbes et de fleurs coupées... Par tout le bourg, chacun s'occupe de mettre les rues en état (...)

...tous s'assirent, non pas sur des bancs, mais sur des coussins de soie diaprée, et loin d'être rudes, les

serviettes qu'on leur donna pour s'essuyer les mains étaient bien douces et bien unies. Les dames une fois assises, on servit des mets de toute espèce. Tout ce qui peut se faire de froment, de racines, de raisin, de fruits, de jeunes rejetons, toutes les bonnes choses que produisent l'air, la terre et les abîmes de la mer figuraient sur les tables.

Cet éclat se manifeste tout particulièrement lors des chasses et de ces jeux souvent violents que furent les tournois. Le roman *Flamenca* décrit un de ces tournois :

Au matin, lorsque le soleil se montra rougissant, après qu'on eût sonné matines, vous eussiez entendu trompes et clairons, trompettes et cors, cymbales, tambours et flûtes, non point de bergers, mais de ceux qui sonnaient l'appel au tournoi et mettaient en mouvement chevaliers et chevaux. Le fracas fut grand, alors que retentirent les grelots des chevaux qui passaient, les uns au trot, les autres au galop, foulant les herbes et les fleurs. Le tournoi commence (...).

Le comte Alphonse, celui de Toulouse, le meilleur

comte dont on ait jamais ouï parler, alla jouer (1) avec le comte de Louvain, qu'on nommait Gontaric. Tous deux étaient bons chevaliers : ils frappent de telle sorte qu'ils ont brisé leurs écus ; les sangles sont rompues, ils tombent à terre. Les chevaliers accourent pour les relever ; on se pousse, on se frappe, on se renverse : les lances se brisent, les arçons se déchirent ; masses et bâtons tombent et retombent, les épées se heurtent aux heaumes et s'ébrèchent. Les heaumes sont bossués. Jamais on ne vit pareille mêlée...

Pendant la guerre de Cent Ans, une épidémie de peste décima le tiers de la population de 1347 à 1349. Par suite du manque de main-d'œuvre et de la multiplication des pillards, les campagnes s'appauvrirent. Les paysans (appelés Jacques par les nobles) se révoltèrent alors, pillèrent les châteaux, massacrèrent les habitants. Froissart nous parle de la Jacquerie :

Alors ils s'assemblèrent et s'en allèrent, sans autre conseil et sans aucune armure, si ce n'est des bâtons ferrés et des couteaux, en la maison d'un chevalier qui demeurait près de là. Ils brisèrent la maison, tuèrent le chevalier, la dame et les enfants petits et grands

et mirent le feu à la maison... Ainsi firent-ils en plusieurs châteaux et bonnes maisons. Et ils grossirent tant qu'ils furent bien six mille ; et partout où ils arrivaient, leur nombre grossissait.

LE NOUVEL ESSOR DES VILLES

Jusqu'au XII^e siècle, les villes sont peu nombreuses en France. Pendant longtemps, les seigneurs vécurent en économie fermée sur leurs terres avec les paysans. Mais, avec la fin des invasions, cesse la crainte de circuler. L'essor démographique considérable, qui fit passer la population de huit à seize millions d'habitants du X^e au XVI^e siècle, a contraint à construire de nouveau. Mais ce sont également les croisades qui ont indirectement favorisé la révolution urbaine. Les croisés, séduits par la richesse et le luxe orientaux, favorisent le commerce. Bientôt, les négociants ouvrent des marchés d'échanges aux nœuds de communication : aux carrefours des routes, le long des rivières, près des ports,

(1) Combattre en une joute ; un combat courtois.

à côté des châteaux. Le bourg s'étend autour du marché et souvent est entouré d'une enceinte, destinée à le protéger. Ses habitants forment la nouvelle classe des bourgeois, distincte de la noblesse et de la paysannerie. Les nouveaux quartiers construits hors de l'enceinte sont les faubourgs. La plupart des maisons sont en bois, sauf l'église et le logement de certains notables, et les risques d'incendie sont très grands. Les maisons sont construites de façon désordonnée, au gré des besoins ; les rues, étroites et tortueuses, sont rarement pavées, ce qui explique la décision de Philippe Auguste de donner à Paris un air de capitale :

Un jour que le roi allait par son palais, pensant à ses affaires, car il se préoccupait de maintenir et d'accroître son royaume, il s'appuya à une des fenêtres de la salle à laquelle il s'appuyait parfois pour regarder couler la Seine et prendre l'air. Or il arriva qu'à ce moment-là, des charrettes, qui passaient dans les rues, agitèrent et soulevèrent tant la fange et les ordures dont les rues étaient remplies, qu'une puanteur s'en dégagea... et si grande qu'elle monta jusqu'à la fenêtre où le roi était appuyé. Quand il sentit cette si horrible puanteur, il s'en alla de la fenêtre le cœur soulevé.

Cela le décida à faire une œuvre grande et coûteuse, mais fort nécessaire. Aucun de ses devanciers

n'avait jamais osé en entreprendre une semblable, à cause des grandes dépenses qu'elle entraînait.

Il fit venir alors le prévôt et les bourgeois de Paris, et leur commanda de faire paver toutes les rues de grès solide et résistant, soigneusement et bien. Le roi agit ainsi parce qu'il voulait supprimer la raison pour laquelle ses anciens fondateurs avaient donné à la ville le nom de Lutèce. On l'appela de la sorte à cette époque parce que « Lutèce » signifie « ville pleine de boue ». Et comme, en ce temps-là, les habitants avaient horreur de ce nom qui était laid, ils le changèrent et lui donnèrent le nom de Paris, en l'honneur de Pâris, fils aîné du roi de Troie Priam, car ils étaient descendus de cette belle lignée...

Chronique de Saint-Denis.

Ce roi contribua à l'extension de la capitale et « entoura tout Paris dans une enceinte ». Les bourgeois, fiers de leur cité, contribuèrent à l'embellir, en construisant l'église, ou en érigeant un beffroi qui symbolise l'indépendance de la communauté.

La vie dans une maison bourgeoise s'organise dans la régularité. Dans *Le Ménagier de Paris*, un mari âgé donne à sa jeune femme des conseils pour bien tenir sa maison, s'occuper avec sollicitude des animaux domestiques, préparer avec soin les repas.

LA VIE DES ÉTUDIANTS

Le savoir était tenu en haute estime au Moyen Âge, et les enfants de toutes les conditions sociales recevaient une instruction sommaire dans les écoles attachées aux églises, aux couvents ou aux évêchés : c'est l'évêque qui accordait la « licence » ou permission d'enseigner.

Mais au début du XIII^e siècle, étudiants et maîtres, dans un souci d'émancipation, se groupèrent en associations indépendantes : ce furent les universités. Chacune avait sa spécialité ; la plus célèbre fut bientôt l'université de Paris, cette « lampe resplendissante dans la Maison du Seigneur », comme l'appelle le pape Alexandre IV.

Ces universités sont une des gloires du Moyen Âge. Des étudiants, venus de toutes les contrées, se pressaient pour écouter les plus grands maîtres de la scolastique faire leurs cours en latin. La scolastique désigne l'enseignement philosophique qui était alors en vigueur : il conciliait des méthodes d'argumentation logique avec le respect de la théologie et des philosophes anciens, dont le maître incontesté était Aristote. La vie des étudiants était à la fois studieuse et turbulente. À Paris, le quartier des Écoles – appelé « Quartier latin » – était animé de leurs joyeuses farces, de leurs chansons gaillardes entonnées dans les tavernes. Beaucoup de ces jeunes gens, de condition très modeste, recevaient le vivre et le couvert dans les collèges, créés par des fondations charitables. Robert de Sorbon fonde ainsi le collège qui, par la suite, deviendra la Sorbonne, pour héberger les

étudiants en théologie. Plus d'un texte se fait l'écho des difficultés matérielles rencontrées au cours des études :

Nous menons une vie de labeur studieux, dont la vertu n'est pas absente ; mais le riche se rit des pauvres étudiants et leur donne même des coups.

Dans ma chambre qui n'est pas une haute chambre de château je fais de maigres repas ; je n'ai pas

d'argent, et les Parques ne me font pas de cadeaux. (...)

Telle est la vie des clercs aux visages maigres, qui n'ont que la peau sur les os : cette vie nous purifie, elle fait parler les fantômes que nous sommes...

Jean de Garlande, *Morale Scholarium*.

LA VIE DES ARTISANS ET DES MARCHANDS

Du XI^e siècle au début du XIII^e siècle, les cités ont conquis leur autonomie. À l'abri de leurs murs, la vie urbaine s'organise. Aux bruits des artisans au travail, dont les échoppes ouvrent sur la rue, se mêlent les cris et les boniments des marchands. On « crie » tout, à cette époque : on crie le vin à la porte des tavernes, on fait savoir que les bains sont chauds, et cela très tôt le matin, au risque de réveiller ceux qui dorment. En passant dans les rues, on s'égosille à proposer sa marchandise, dans un langage savoureux et cadencé, pour donner l'envie d'acheter.

Les artisans travaillent, groupés en confréries, ou en associations de métiers que les historiens ont pris l'habitude d'appeler, depuis le XVIII^e siècle, « corporations ». Dans les cités, chaque confrérie honore son saint patron, célèbre avec éclat les fêtes religieuses, souvent aussi accompagnées de festins. La statue du saint est portée en procession et les membres du métier défilent sous les bannières de la corporation. À cette occasion, la cité entière cesse le travail, et l'on a compté que le nombre de jours ainsi chômés s'élevait à 80 dans une année.

Les conditions de travail des artisans nous sont assez bien connues, grâce au *Livre des Métiers*, rédigé par Étienne Boileau, au XIII^e siècle, sur la demande de Saint Louis, et elle apparaît comme strictement réglementée. Chaque ville, d'autre part, travaillait à une fabrication particulière. En Artois et en Champagne s'ouvrirent au XII^e siècle de grands ateliers, où travaillaient les ouvrières en soierie, dans des conditions fort pénibles : leur misère a ému Chrétien de Troyes qui leur prête cette plainte :

Toujours draps de soie tisserons
Et n'en serons pas mieux vêtues,
Toujours serons pauvres et nues,
Et toujours faim et soif aurons ;
Jamais tant gagner ne saurons
Que mieux en ayons à manger.
De pain, n'avons que chichement,
Au matin, peu, et au soir moins ;
Et de l'ouvrage de nos mains
Chacune n'aura pour son vivre
Que quatre deniers de la livre.
Et de cela ne pouvons pas
Avoir assez viande et draps ;

Car qui gagne pour sa semaine
Vingt sous n'est pas hors de peine.
Eh bien sachez, soyez certains
Qu'il n'y a pas une de nous
Qui ne gagne vingt sous au plus.
De cela serait riche un duc !
Et s'enrichit de nos salaires
Celui pour qui nous travaillons.
Des nuits, grand'partie veillons
Et tout le jour, pour avoir gain.
On nous menace de frapper
Nos membres, quand nous reposons :
Pour cela, reposer n'osons.

Yvain (Vers 5298-5324).

Les échanges avec les pays du bassin méditerranéen se multiplient. Des caravanes de marchands remontent la vallée du Rhône, de la Saône, de la Meuse, passent en Flandre par l'Escaut, et débarquent en Angleterre. Malgré les périls auxquels ils pouvaient se trouver exposés, le long des routes souvent peu sûres, ils emportaient dans leurs ballots toutes sortes de produits rares et précieux. Les grandes foires, telle la célèbre « Foire du Lendit », à Saint-Denis, étaient le rendez-vous des marchands ambulants.

Tout au long de l'année, les cités tenaient marché journalier où les paysans des environs apportaient à vendre fruits, légumes, œufs et volailles, comme de nos jours. Mais l'on pouvait aussi s'approvisionner dans les boutiques, installées à demeure, par exemple chez les « regratiers », ancêtres de nos épiciers.

Sciences et techniques

Les sciences

Ce que nous appelons « science » n'existe pas, à proprement parler, au Moyen Âge. Il serait plus juste de parler de « savoir », de « connaissance ». L'homme du Moyen Âge est plus intéressé par le sens caché des choses que par les apparences : la réalité visible n'est que le symbole et le signe d'une vérité plus grande.

C'est peut-être dans ce domaine que le Moyen Âge reste le plus méconnu. Nous possédons un très grand nombre de traités médiévaux sur les questions les plus diverses ; mais le dénombrement de ces traités est loin d'être fait, leur déchiffrement est souvent malaisé et nos vues en sont encore très fragmentaires.

Il est fort difficile aussi d'isoler ce qui fut l'apport particulier de la France d'alors. Le savoir fut longtemps conservé dans les monastères, bon nombre de savants furent des religieux, et l'on assiste à d'incessants déplacements, d'un couvent à l'autre, d'un pays à l'autre. Un brassage se fait ainsi, par des échanges qui s'étendent de l'Irlande à la Dalmatie, non seulement entre les différentes parties du monde chrétien, mais avec le monde musulman et hébraïque, et à travers eux, avec l'Extrême-Orient. Pour l'élite intellectuelle de ce temps-là, les frontières n'existent pas, et Paris représente un véritable rendez-vous international.

L'EXPÉRIENCE ET L'IMAGINATION

Dans les ouvrages qui nous sont parvenus, des distinctions sont à opérer. Les uns montrent une précision étonnante dans la description, une observation minutieuse, et en ce sens, les travaux d'Albert le Grand s'apparentent à ceux des naturalistes modernes. Mais les autres (c'est le cas en particulier des « encyclopédies » rédigées à partir du XII^e siècle) sont écrits dans un esprit différent. Toutes sortes d'éléments s'y trouvent juxtaposés. À côté d'une représentation très juste des animaux, prennent place des légendes accréditées, des opinions couramment admises. Il s'agit dans les bestiaires (1), lapidaires (2), herbiers, de faire de vastes dénombrements, de donner la « somme » des connaissances du temps. Le monde est ainsi présenté comme un vaste répertoire des merveilles dans l'*Image du Monde* d'Honorius d'Autun, dans le *Miroir* de Vincent de Beauvais, dans *Le Livre du Trésor* de Brunetto Latini, écrit en français. L'hirondelle, l'ours et la fourmi voisinent avec les monstres et les animaux fantastiques. L'imagination, la poésie, y trouvent leur compte, et, sans nul doute, aussi la symbolique. On sait par exemple que l'onocentaure, moitié âne, moitié homme, figure l'être humain qu'avilissent ses mauvais instincts ; la licorne représente la pureté, et le phénix, oiseau unique de son espèce, qui renaît de ses cendres au bout de trois jours, est l'image du Christ, sortant vainqueur de la mort. Entre la science, la philosophie, la religion, il n'y a pas de barrières.

(1) Recueils consacrés aux animaux. — (2) Recueils consacrés aux pierres.

L'ALCHIMIE, L'ARITHMÉTIQUE, L'ASTRONOMIE

Le Moyen Âge n'a pas ignoré l'expérimentation qui nous semble, avec l'observation, un des éléments de la science moderne. Tous les savants réputés furent plus ou moins tentés par l'alchimie. C'est dans sa recherche sur la transmutation des métaux qu'Arnaud de Villeneuve découvre l'essence de térébenthine, et l'utilisation de l'alcool comme solvant. C'est en recourant à la distillation, dans le même but alchimique, que Raymond Lulle pressent la chimie organique. Les expériences de Pierre de Maricourt, fort bien conduites – qu'il décrit en 1269 dans sa *Lettre sur la pierre d'aimant* – contribueront d'une manière déterminante à la théorie du magnétisme. Gerbert avait rapporté d'Espagne, à la fin du X^e siècle, l'abaque, table à calcul sur laquelle les chiffres prennent une valeur variable, selon la colonne où ils sont disposés. Cela, joint à l'introduction des chiffres arabes, favorisa l'essor de l'arithmétique. Pour pouvoir repérer à tout moment la position respective des astres, on perfectionna un ingénieux instrument : l'astrolabe. Jean de Lignières compose un vaste répertoire d'étoiles, cependant que Guillaume de Saint-Cloud fait en 1292 de précieuses mesures astronomiques. On sait que Roger Bacon se servait de lentilles concaves et convexes. En médecine, à partir du XIV^e siècle, la dissection, longtemps abandonnée pour des raisons religieuses, est remise à l'honneur à l'université de Montpellier, où s'illustre le chirurgien Guy de Chauliac.

Il n'est pas question de faire ici le bilan des connaissances du Moyen Âge. Il est bon toutefois de remarquer que l'idée de la rotondité de la terre était couramment répandue. Ainsi en témoigne ce texte de « vulgarisation », tiré du *Trésor* de Brunetto Latini (XIII^e siècle) :

Et à la vérité, la terre est aussi comme la pointe du compas, qui toujours est au milieu de son cercle, et qui ne s'éloigne pas plus d'un côté que de l'autre. Et pour cette raison, il est nécessaire que la terre soit

ronde ; car si elle était d'une autre forme, elle serait plus près du ciel et du firmament en un lieu qu'en un autre, et ce ne peut être...

Livre du Trésor, I, 3.

Les techniques

Même si, tout au long du Moyen Âge, les préoccupations scientifiques ont été liées à des préoccupations spirituelles, les savants ne se sont pas détournés des applications pratiques : la notion d'utilité n'est jamais absente de leurs recherches. Ce sens pratique permit le développement exceptionnel de techniques qui ont apporté des changements spectaculaires dans l'existence quotidienne comme dans la vie économique et sociale.

On peut dire qu'aux XI^e et XII^e siècles, une révolution technique s'accomplit. L'homme devient en effet le maître de forces qu'il avait jusque-là ignorées ou mal utilisées, et la France participe d'une façon active à ce bouleversement que connut tout l'Occident médiéval.

INVENTIONS ET PERFECTIONNEMENTS

À la fin du X^e siècle apparaît un changement dans la méthode de l'attelage. On remplace la bande de cuir souple, passée autour du cou du cheval, par le collier d'épaules, armature rigide qui s'appuyait sur les omoplates et laissait libre la respiration : toute la force de l'animal pouvait être utilisée. Cette invention anonyme s'accompagna d'autres perfectionnements : attelage en file, ferrures à clous, routes pavées, routes dites « souples », remplaçant les voies romaines faites de dalles. Désormais l'homme devenait le conducteur d'une force nouvelle.

MOYEN ÂGE

La traction animale eut des conséquences immenses. Le paysan se trouvait libéré des durs travaux, aidé par le bœuf ou le cheval : on vit le servage disparaître progressivement, et le nombre de jours de corvée diminuer. Les grands défrichements purent être entrepris ; des transports lourds et lointains devinrent possibles. La construction des cathédrales, le développement du commerce sont en relation étroite avec cette nouvelle utilisation de la traction animale.

LES MACHINES

L'homme du Moyen Âge conquiert aussi la force hydraulique et la force éolienne : sur les moindres cours d'eau, on installe des moulins, à grains, à huile... On utilise l'énergie hydraulique pour toutes sortes d'industries. Les moulins à vent, déjà connus en Perse et en Espagne, se répandent en France dès le XII^e siècle.

Désormais, la machine tend à suppléer l'activité de l'homme ; on met au point des dispositifs ingénieux : appareils servant à élever de grosses pierres, presses à vis. L'art militaire même se perfectionne : l'arbalète meurtrière, l'artillerie au trébuchet.

LA NAVIGATION

Les transports maritimes s'améliorent considérablement grâce à l'emploi de la boussole et du gouvernail d'étambot, pièce de bois fixée à la quille, capable de tourner sur des gonds, et manœuvrée depuis l'intérieur du navire par une barre. Ainsi les vastes nef pouvaient tourner facilement : ce sont les débuts de la navigation moderne.

On ne s'émerveillera jamais assez de cet esprit inventif dont bénéficient le laboureur (la charrue à roues se répand au XIII^e siècle), la femme qui file la laine (le rouet concurrence à partir de 1280 la quenouille et le fuseau) et l'intellectuel qui prolonge son travail, une fois la nuit venue, grâce à la diffusion de la chandelle de graisse et du cierge de cire. C'est au Moyen Âge encore que nous devons la brouette, le bouton et la chemise (le linge de corps apparaît au XIV^e siècle), les lunettes (XIII^e siècle), le champagne : la champagnisation du vin blanc est réalisée à Clairvaux, au XIV^e siècle.

Les arts

L'architecture

Au Moyen Âge, elle tient le premier rang des arts. Les architectures militaire (châteaux féodaux), monastique (abbayes bénédictines ou cisterciennes), et civile (palais construits à partir du XIV^e siècle surtout par les rois et les princes) ont laissé des édifices remarquables. Mais c'est à l'architecture religieuse que revient la suprématie.

LE TEMPS DES CATHÉDRALES

Après les terreurs de l'An Mil (1), on se met à bâtir des églises. À côté d'édifices modestes, il en est dont les proportions nous surprennent aujourd'hui : 10 000 personnes peu-

(1) Il s'agit du « millénarisme », peur que le monde ne vienne à disparaître à la fin du siècle.

vent trouver place dans la cathédrale d'Amiens, la voûte de Notre-Dame de Reims s'élève à 37,95 mètres, certaines fondations descendent à dix mètres sous terre.

Ce vaste mouvement de construction, qui va de 1050 à 1350, et qui connaît son apogée au XIII^e siècle, souvent appelé le « siècle des cathédrales », ne fut possible que grâce à la foi fervente des bâtisseurs et des fidèles, à l'initiative des monastères, des évêques, ou de riches cités qui rivalisent entre elles. Pendant la guerre de Cent Ans, les chantiers sont fermés, les constructions abandonnées. Quand la paix revint, l'enthousiasme était éteint. Le temps des cathédrales était fini.

LA CONSTRUCTION DES CATHÉDRALES

Sur beaucoup de points, la construction des cathédrales reste obscure pour nous. On faisait appel aux largesses des princes, à la générosité des fidèles, qu'on sollicitait par des quêtes, des ventes d'indulgences, la procession de reliques vénérées. Les dons en nature même étaient admis. Plus d'une fois, les revenus des évêques constituèrent un apport précieux. Le temps nécessaire à la construction était toujours très long : qui assistait aux travaux de fondation savait qu'il ne verrait pas la cathédrale terminée de son vivant. Beaucoup de cathédrales restèrent même inachevées, celle de Beauvais par exemple.

La première difficulté résidait dans le transport des matériaux. Les pierres, traînées par des bœufs, étaient amenées souvent de fort loin. On vit parfois les fidèles aider, par piété, à tirer les charrois. Mais c'est aux ouvriers des chantiers, en fait, qu'appartient le travail de construction : jaloux de leurs salaires et de leurs prérogatives, ils voyaient d'ailleurs d'un très mauvais œil les bonnes volontés soucieuses d'actions méritoires et peu intéressées par le gain. Tous les corps de métiers étaient appelés à participer à la construction. Ils avaient sans doute des secrets de fabrication, comme le laisse supposer Étienne Boileau dans son *Livre des Métiers* :

Les maçons, mortelliers (1), plâtriers peuvent avoir autant d'aides et de valets en leur métier qu'il leur plaît, pour autant qu'ils ne montrent à aucun d'eux aucun point de métier.

Tous les maçons, tous les mortelliers, tous les plâtriers doivent jurer sur les saints qu'ils garderont le métier cité et agiront bien et loyalement chacun en ce qui le concerne...

Heures et jours de travail étaient soumis à des règles. Les ouvriers formaient une main-d'œuvre libre, allant d'un chantier à l'autre : mais ils travaillaient sous la direction d'un architecte. Près de la cathédrale, les tailleurs de pierres trouvaient un abri, ou loge : ces loges devinrent très vite des lieux de réunions particulièrement vivants.

Ainsi s'édifiaient les cathédrales, demeures de Dieu et maisons de prière, souvent dédiées à la Vierge envers qui le Moyen Âge montra, à l'exemple de saint Bernard, une dévotion fervente. Les fidèles venaient y prier, vénérer les reliques, entendre les « sermons illustrés » (L. Réau) que constituent les scènes édifiantes, sculptées ou peintes. Sans doute s'y sentaient-ils aussi chez eux, si l'on se rappelle la liberté avec laquelle ils y circulaient, accompagnés parfois de leurs chiens, y parlaient à voix haute, peut-être même s'y réunissaient pour parler des affaires de leur cité. Ils pouvaient y admirer, au cours des cérémonies, les objets sacrés, faits d'or et ornés de pierres précieuses.

Par-delà les siècles, les cathédrales demeurent un éclatant témoignage de la foi des hommes du Moyen Âge, de leur sens de la beauté et de leur maîtrise des techniques.

L'ARCHITECTURE ROMANE

Les églises carolingiennes couvertes d'une charpente de bois avaient eu souvent à souffrir des incendies provoqués par la foudre. Par souci de sécurité, et pour la beauté de l'édifice, les constructeurs adoptèrent dès le X^e siècle les voûtes de pierre.

(1) Qui font le mortier.

L'architecture romane (de la fin du X^e siècle au milieu du XII^e siècle) connaît trois systèmes de voûtes : la voûte en berceau, qui prolonge l'arc en plein cintre et s'appuie sur les murs latéraux, la coupole, empruntée à l'art byzantin, et la voûte d'arête, formée par l'intersection de deux voûtes en berceau. Selon les régions où elles sont élevées, les églises adoptent une allure différente. Elles ont toutefois un air de parenté : solidement plantées sur le sol, elles laissent une impression puissante d'équilibre et d'harmonie. Ce sont des églises à la mesure de l'homme.

L'ARCHITECTURE GOTHIQUE

Il n'y a pas de discontinuité entre l'architecture romane et l'architecture gothique. Mais alors que les églises romanes sont, le plus souvent, rurales ou attenantes à des monastères, les églises gothiques sont généralement construites dans les villes, ou bâties à la place d'anciennes églises romanes. Elles sont destinées à recevoir des foules plus nombreuses, et les architectes doivent trouver des moyens de construire des nefs plus vastes, sans nuire à la solidité de l'ensemble : le déambulatoire, par exemple, contourne le chœur et permet aux pèlerins de circuler autour de l'autel qui contient les reliques des saints, sans perturber les offices. Le même matériau est utilisé : la pierre ; le plan de l'église en forme de croix est conservé. Mais dès le milieu du XII^e siècle et jusqu'au début du XVI^e siècle, la voûte sur croisée d'ogives se généralise. Au lieu d'être la lourde carapace des siècles précédents, la voûte devenait ainsi articulée, puisque chaque travée de la nef était indépendante, pesant seulement sur quatre piliers. Du même coup, le mur de l'édifice pouvait être allégé, largement percé de baies ; des arcs-boutants extérieurs venaient assurer la résistance des piliers. Une tout autre architecture était possible, à laquelle on a donné le nom de gothique. Les parois de pierre seront en grande partie remplacées par d'immenses verrières et des rosaces, qui laissent entrer la lumière. Toutes les audaces en hauteur semblent désormais permises : les fûts des colonnes jaillissent vers le ciel ; les tours, les flèches participent à cette verticalité. Par ses lignes ascendantes, la cathédrale gothique traduit l'élan de la prière, l'élévation de l'âme vers Dieu.

Une signification symbolique était d'ailleurs attachée à chacune des parties de l'église gothique, si l'on en croit ces fragments du *Speculum ecclesiae*, écrit au XIII^e siècle par Pierre de Roissy, chancelier de la cathédrale de Chartres :

Des pierres carrées et polies : Les pierres carrées signifient l'ensemble des quatre vertus propres aux saints : la tempérance, la justice, le courage, la prudence. Les pierres polies signifient les saints polis par leur patience à supporter les maux.

Des vitraux : Les vitraux de l'église, qui arrêtent les vents et les pluies, et laissent passer la clarté du soleil, symbolisent l'Écriture sainte, qui éloigne de nous les maux et qui nous apporte la lumière.

Des tours de l'église : Les tours symbolisent les prédicateurs et les prélats de l'Église...

Du coq qui est placé au sommet de l'église : Ajoutons à ce qui a été dit qu'un coq est placé au sommet de l'église ; il est placé sur un globe que dominent une croix et une tige de fer : cela pour signifier que le monde a été soumis à l'autorité de la croix.

Le coq symbolise le prélat, car comme le coq est exposé à tous les vents, ainsi est le prélat aux persécutions exercées contre l'Église, tout comme une défense d'airain.

LE GOTHIQUE FLAMBOYANT

À la fin du Moyen Âge, la décoration prend en architecture la première place. Les murs sont ajourés à l'extrême, percés de fenêtres assemblées dont chacune rappelle la forme d'une flamme. Le dessin des rosaces se complique. Courbes et entrelacs donnent une impression de grâce excessive et finalement de gracilité. C'est l'époque des « dentelles de pierre » (XV^e et XVI^e siècles), des flèches audacieuses. Tel est le dernier terme de l'évolution d'une architecture marquée à ses débuts par la robuste simplicité des églises romanes.

La sculpture

Elle renaît au XI^e siècle. Intimement liée à l'architecture religieuse, elle a une fonction décorative, mais elle se propose aussi un autre but : instruire les fidèles, dont l'immense majorité ne savait pas lire, des vérités de la religion. La couleur venait rehausser les parties sculptées, et les faisait ressembler à de vastes enluminures.

LA SCULPTURE ROMANE

On a parlé à son sujet de maladresse et de naïveté. Rien n'est moins vrai. Les déformations que présentent les figures humaines témoignent d'une recherche de l'expression à tout prix, et prennent une valeur symbolique : la haute taille du Christ est le signe de sa suprématie, les élus sont plus grands que les damnés, et la taille des animaux est inférieure à celle des hommes.

Les chapiteaux constituent une des réussites les plus originales de la sculpture romane. Les « imagiers » médiévaux ont taillé dans la pierre de charmantes scènes de la vie du Christ, de la vie des paysans, et toutes sortes de monstres.

LA SCULPTURE GOTHIQUE

Les chapiteaux historiés disparaissent des cathédrales gothiques. Seule la décoration florale demeure. Les monstres n'apparaissent plus qu'à l'extérieur des édifices : gargouilles crachant l'eau de pluie.

La sculpture a gagné en sérénité et en noblesse. Portails et façades accueillent un peuple de statues. Un souci d'ordre et de clarté apparaît sur ces façades. « Pas de beauté sans ordre », disait saint Thomas d'Aquin. Les tympan, composés avec un soin extrême, sont faits de bandes superposées, et les scènes se lisent facilement.

ÉVOLUTION DE LA SCULPTURE À PARTIR DU XIV^e SIÈCLE

On se plaît à orner l'intérieur des églises par des galeries séparant la nef et le chœur, appelées jubés, ou par des sièges sculptés ou stalles. Les statues de la Vierge et des saints n'ont jamais été aussi nombreuses. Mais, influencés par les misères qui se sont abattues sur leur pays, les artistes représentent volontiers des scènes douloureuses. Le goût des détails réalistes se développe, en particulier dans l'art funéraire, qui connaît alors son épanouissement. Les grands personnages sont représentés « gisant », les mains jointes sur leur dalle funéraire, accompagnés parfois d'une frise de « pleurants ».

La peinture

LA PEINTURE MURALE

Toutes les églises romanes étaient couvertes de peintures. Au cours des siècles, des couches d'enduit successives recouvrirent, et souvent protégèrent ces peintures murales, qu'on remet actuellement au jour. La peinture murale disparaît des grands édifices gothiques, car les murs s'évident et s'ornent de vitraux, mais elle se maintient longtemps dans les villages.

LA PEINTURE SUR PARCHEMIN : LA MINIATURE

D'abord œuvre des moines, la peinture sur parchemin est exécutée à partir du XIII^e siècle par des laïcs, travaillant dans les ateliers d'enluminure. Là sont illustrés bibles et psautiers, pour les princes du temps. La guerre de Cent Ans n'arrêtera pas cette activité où les Parisiens étaient passés maîtres. *Les Très Riches Heures du duc de Berry*, sorties des délicats pinceaux des frères Paul et Jean de Limbourg, témoignent de la richesse d'invention et de l'habileté de ces artistes.

Le vitrail

Les plus anciens vitraux datent de 1144 : ils se trouvent à la basilique de Saint-Denis. Mais c'est à partir du X^e siècle qu'on prit l'habitude d'orner les fenêtres des églises d'une mosaïque de verres colorés. Protégés par une armature de fer, ces morceaux de verre étaient teintés dans la masse, sertis de plomb et assemblés de manière à figurer des scènes qui se lisaient de bas en haut. En même temps ces verres soufflés, qui parfois emprisonnaient des bulles d'air, font jouer la lumière.

Les maîtres verriers romans n'utilisaient qu'un nombre limité de couleurs : bleu, rouge, vert, pourpre, mais ils ont su les disposer dans des compositions d'une somptuosité étonnante, qui rappellent certains tissus d'Orient. Les progrès de la technique seront fatals à cet art. Les couleurs se multiplient, on donne plus d'importance au modelé et au dessin et, à partir du XIV^e siècle, le vitrail tend à devenir une simple peinture sur verre.

La tapisserie

Faite d'un entrecroisement de fils de trame et de fils de chaîne, la tapisserie connaît au Moyen Âge une grande faveur : la couleur des laines est un ornement pour les murs des châteaux, et leur texture serrée en fait d'excellentes tentures, permettant de lutter contre le froid. Faciles à rouler, à ranger dans des coffres, à transporter, les tapisseries avaient place dans les bagages de tout personnage important.

Comme le vitrail, la tapisserie est un art essentiellement français. La pièce la plus ancienne qui nous soit parvenue n'est pas la longue *broderie* donnée au XI^e siècle par la reine Mathilde à l'évêque de Bayeux, qui représente la conquête de l'Angleterre par les Normands. Elle porte à tort le nom de *Tapisserie de Bayeux*, et fut sans doute réalisée par des brodeuses anglo-saxonnes. C'est l'*Apocalypse d'Angers*, commandée vers 1380 par le frère de Charles V, qui demeure la plus étonnante des tentures du Moyen Âge.

La musique

La réforme du pape Grégoire le Grand, au début du VIII^e siècle, avait imposé, pour les cérémonies religieuses, une forme de prière chantée. Des écoles de chant dit « grégorien » s'ouvrirent alors en France.

Mais la grande invention du Moyen Âge français est la polyphonie, c'est-à-dire l'art de faire entendre ensemble des parties différentes. La riche harmonie de cette musique s'accordait avec les dimensions et la beauté des cathédrales nouvellement construites.

La musique n'est pas seulement religieuse. Les danses villageoises tout comme les poèmes courtois ne se comprennent pas sans accompagnement musical. À la fin d'un festin, les musiciens s'avancent, et quelle variété dans les instruments !

L'un joue de la harpe, l'autre de la viole; l'un de la flûte, l'autre du rebec (1); l'un de la gigue (2), l'autre de la rote (3); l'un dit des paroles, l'autre l'accompagne; l'un joue de la musette (4), l'autre du

pipeau; l'un de la cornemuse, l'autre du chalumeau (5); l'un de la mandoline, l'autre accorde le psaltérion (6) avec le monocorde (7).

Flamenca, roman provençal du XIII^e siècle.

Les lettres

Le Moyen Âge littéraire débute tard. Les *Serments de Strasbourg* (842) sont le premier écrit qui atteste l'existence de la langue romane. Il faut attendre le XII^e siècle pour qu'apparaissent les grands textes littéraires (*La Chanson de Roland* fut composée vers 1100). Mais à partir de ce moment, les œuvres foisonnent, étonnamment variées, libres de ces emprunts qui, à partir de la Renaissance, seront règle courante. Plutôt que de faire un tableau, forcément incomplet, de la littérature française au Moyen Âge, nous nous attacherons à montrer à quel point elle reflète les préoccupations d'un temps marqué par la chevalerie et la courtoisie, où la féerie et le merveilleux existent à côté de la cocasserie, où la gaieté et la verdure d'expression voisinent avec des débats pathétiques et le sentiment douloureux de la mort.

Les chansons de geste et la chevalerie

Les chansons de geste célèbrent les exploits des grands personnages historiques ou légendaires, sous forme de poèmes épiques (environ 80) composés du XII^e au XIV^e siècle, que les jongleurs chantaient, sur une mélodie simple, devant des publics très variés. Ainsi se trouve popularisée la figure du chevalier : hardi au combat, d'un courage invincible, doué de forces plus qu'humaines, toujours prêt à se battre pour son seigneur et pour son Dieu. Ses étonnantes prouesses frappaient les imaginations. On admirait ce sentiment de l'honneur qui ne connaît pas de défaillance, cette foi puissante qui sait accepter les souffrances et la mort même, comme des épreuves qui auront leur récompense en Paradis.

LA « CHANSON DE ROLAND »

Parmi ces héros, le plus connu est Roland, neveu de Charlemagne, l'un des douze pairs. Placé à l'arrière-garde de l'armée qui revient d'Espagne, il est surpris par les Sarrasins, auprès de qui Ganelon l'a trahi. La bataille a été dure. Tous les Français sont morts, mais les ennemis ont fui, après avoir subi de lourdes pertes. Roland reste seul pour mourir, dans le saisissant décor de Roncevaux :

« Hauts sont les monts, et ténébreux, et grands. »

Il quitte la vie en chevalier soucieux de son honneur, en homme qui se tourne avec émotion vers son pays, vers les êtres qu'il a aimés, en chrétien aussi, qui demande humblement à Dieu le pardon de ses fautes.

(1) Sorte de violon. - (2) Sorte de mandoline. - (3) Sorte de cithare. - (4) Instrument à vent. - (5) Instrument de roseau comme la flûte. - (6) Instrument triangulaire à corde. - (7) Instrument à une corde.

CLXXI

Lors, Roland sent qu'il a perdu la vue,
 Se met sur pied, tant qu'il peut s'évertue;
 De son visage, la couleur est perdue,
 Tient Durandal, son épée, toute nue.
 Par devant lui est une pierre bise (1);
 Frappe dix coups, par douleur et par rage.
 L'acier grince, ne se rompt, ne s'ébrèche
 – Eh, dit Roland, Sainte Marie, à l'aide!

Eh, Durandal, bonne et si malheureuse!
 Quand je me perds, de vous n'ai plus besoin.
 Tant de batailles, avec vous, j'ai vaincues,
 Et tant de terres immenses j'ai conquises,
 Que Charles tient, à la barbe cheue (2).
 De mon vivant ne me serez ôtée.
 Un bon vassal vous a longtemps tenue.
 Tel ne sera jamais en libre France.

CLXXIII

Roland frappa sur une pierre bise;
 Plus en abat que je ne sais vous dire.
 L'épée grince, ne se froisse, ne se brise;
 Contre le ciel, en haut elle rebondit.
 Quand le comte voit qu'il ne peut la fendre,
 Très doucement, il la plaint en lui-même :
 – Eh, Durandal, que tu es belle et sainte!

En ton pommeau d'or, sont maintes reliques :
 Dent de saint Pierre, Sang de saint Basile,
 Et cheveux de Monseigneur saint Denis,
 Et du vêtement de Sainte Marie;
 Il ne convient pas que païens te tiennent;
 Par des chrétiens devez être servie;

(La mort approche)

CLXXVI

Le comte Roland gît dessous un pin;
 Vers l'Espagne, il a tourné son visage.
 De maintes choses, le souvenir lui vint,
 De tant de terres que vaillant il prit,
 De douce France, des hommes de son lignage,
 De Charles, son seigneur, qui l'a nourri;
 Ne peut manquer de pleurer, soupîrer,
 Mais il ne veut pas lui-même oublier.
 Il bat sa coulpe, demande à Dieu pitié :
 – Vrai père, toi qui jamais ne mentis,
 Et ressuscitas saint Lazare mort,

Et Daniel des lions défendis,
 Guéris mon âme de tous les périls,
 Pour les péchés que je fis en ma vie!
 Son dextre gant, à Dieu il a offert;
 Saint Gabriel de sa main l'a pris;
 Roland, sur son bras, incline la tête;
 Les mains jointes, il est allé à sa fin.
 Dien envoya son ange chérubin
 Et saint Michel du péril de la mer;
 Et avec eux saint Gabriel y vint.
 L'âme du comte, ils portent en paradis.

Les romans d'aventure et d'amour et l'esprit courtois

Le public aristocratique se lassa de la simplicité et de la rudesse des chansons de geste. Dès la deuxième moitié du XII^e siècle, les mœurs en effet se sont adoucies. Après la première croisade, rois et grands seigneurs commencent à mener une vie élégante et une paix relative permet à la vie mondaine de se développer dans le pays d'Oc (3). Les cours provençales jouent un rôle essentiel dans cette transformation des manières et des goûts. Grâce à Aliénor d'Aquitaine, devenue reine de France, puis d'Angleterre, grâce surtout à ses deux filles, Aélis de Blois et Marie de Champagne, la « courtoisie » se répand jusque dans le nord de la France.

La dame (latin : *domina*) prend la première place. Elle est comme la suzeraine. C'est pour elle désormais, et non plus pour son seigneur et son Dieu, que le chevalier accomplit ses prouesses. Il s'acquitte du « service d'amour », il lui voue un culte délicat. Malheur à lui s'il encourt la colère de la dame, s'il ne lui montre pas un attachement parfait. Suivant en tout point celle qu'il aime, le chevalier devient raffiné dans ses gestes – les miniatures du temps le montrent bien – comme dans ses sentiments. Un code, dit de la *fine amor*, s'instaure, plein de subtilités, de règles, d'interdits.

(1) Gris-brun : on dit encore toile bise, pain bis. – (2) Blanchie par l'âge. – (3) Le midi de la France.

« TRISTAN ET ISEUT » : L'AMOUR PASSION

La légende de Tristan et d'Iseut passa de Bretagne en France au milieu du XII^e siècle. Elle inspira ce conte « d'amour et de mort » écrit par Thomas. Tristan est allé chercher en Irlande la fiancée de son oncle, le roi Marc. Sur le navire qui conduit Tristan et Iseut en Cornouailles, ils boivent par erreur un « vin herbé », philtre destiné aux futurs époux, qui devait leur assurer un amour éternel. Voilà Tristan et Iseut liés à jamais l'un à l'autre, plus fortement que par les lois humaines, plus fortement même que par les lois divines. La vie séparerait les amants, mais la mort les réunit.

Le vent sur la mer s'est levé
Et frappe au milieu de la voile,
Vers la terre il conduit la nef.
Iseut est de la nef sortie,
Entend les plaintes dans la rue,
Cloches aux moutiers, aux chapelles ;
Elle demande aux gens les nouvelles,
Pour qui font-ils telles sonneries,
Et pour qui sont donc tant de pleurs.
Alors un vieil homme lui dit :
– Belle dame, que Dieu m'assiste,
Nous avons si grande douleur
Que jamais n'y en eut si grande.
Tristan le preux, le franc, est mort :
De tous il était le soutien,
Large était pour les besogneux
Et charitable aux malheureux.
D'une plaie qu'il eut en son corps,
En son lit il vient de mourir.
Jamais telle calamité
N'arriva dans cette région.
Dès qu'Iseut ouït la nouvelle,
De douleur ne peut dire mot.
De sa mort est si affligée
Que par la rue va dégrafée,
Devant les autres, au palais.
Les Bretons ne virent jamais
Femme d'une telle beauté :
On se demande par la cité
D'où elle vient et qui elle est.
Iseut va où elle voit le corps,
Elle se tourne vers l'Orient,

Elle prie pour lui avec pitié :
– Ami Tristan, vous êtes mort,
Il n'est plus juste que je vive.
Vous êtes mort d'amour pour moi,
Et je meurs, ami, de tendresse,
Puisque n'ai pu venir à temps,
Pour vous guérir de votre mal.
Ami, ami, puisqu'êtes mort,
Je n'aurai plus de réconfort,
Joie, ni gaîté, ni nul plaisir.
Que cet orage soit maudit
Qui tant me fit rester en mer
Que n'ai pu arriver à vous !
Si assez tôt j'étais venue,
La vie, je vous l'aurais rendue,
Et parlé doucement à vous
De l'amour qui fut entre nous.
J'aurais pleuré notre aventure,
Notre joie, et notre bonheur,
La peine, et la grande douleur
Qui a été en notre amour.
Et j'aurais rappelé cela,
Vous aurais baisé, enlacé.
Puisque je n'ai pu vous guérir
Ensemble puissions-nous mourir !
Elle l'embrasse et elle s'étend,
Lui baise la bouche et la face,
Et très étroitement l'enlace,
Corps à corps, bouche contre bouche.
Alors elle a rendu l'esprit,
Et meurt ainsi, auprès de lui,
Pour la douleur de son ami.

CHRÉTIEN DE TROYES : LE DÉBAT AMOUREUX

On peut considérer Chrétien de Troyes comme un des premiers romanciers français. Ses œuvres proposent des réponses diverses à une même question : un chevalier doit-il servir d'abord sa dame, ou sa gloire ? Tantôt, l'aventure passe avant l'amour ; tantôt, il exalte la fidélité parfaite. *Lancelot* (vers 1168) illustre la soumission totale du chevalier, capable de passer pour couard si sa dame le demande, car « moult est, qui aime, obéissant ». Le conflit entre les exploits et l'obéissance à la dame fait encore le sujet de *Yvain ou le Chevalier au lion* (1170). Mais dans *Perceval* (vers 1182), d'ailleurs inachevé, l'idéal religieux remplace l'idéal chevaleresque : Perceval part en quête d'un vase mystérieux, le Graal.

La scène suivante, extraite de *Yvain ou le Chevalier au lion*, offre un témoignage savoureux de la malice amusée qu'il manifeste à l'égard de ses personnages. Yvain s'est épris de

Laudine, la veuve du sénéchal Ké qu'il vient de tuer en combat singulier. Lunette, une habile suivante, a su convaincre Laudine que seul le vainqueur de son époux était un prétendant digne d'elle. Allant de l'un à l'autre, elle a tour à tour rassuré et effrayé Yvain. Finalement, elle met en présence le chevalier et Laudine. Yvain croit qu'il doit plaider sa cause et se faire pardonner; la dame se laisse faire la cour avec un plaisir évident. On arrive rapidement à une déclaration d'amour.

La demoiselle par la main
Emmène monseigneur Yvain
Où il sera le bienvenu;
Mais il croit être mal reçu;
Et s'il le croit, c'est naturel.
Par-dessus un coussin vermeil,
Ils trouvèrent la dame assise.
Grand'peur, je vous assure,
Eut messire Yvain à l'entrée
De la chambre, où il a trouvé
La dame qui ne lui dit mot;
Pour cela, plus grand'peur il eut :
Il fut de peur si étourdi,
Qu'il pensa bien être trahi;
Et il se tint debout loin d'elle
Jusqu'au moment où la pucelle
Lui dit : – Que soit aux cinq cents diables
Qui conduit dans chambre de dame,
Chevalier qui ne s'en approche,
Et qui n'a ni langue ni bouche
Ni esprit, dont il sache user!
À ces mots, par le bras, le tire,
Et lui a dit : – Ça, avancez,
Chevalier, et n'ayez pas peur
Que ma dame aille vous mordre!...
– Dame, fait-il, par votre grâce,
Quand votre seigneur m'attaqua,
Quel tort ai-je eu de me défendre?
Celui qui veut tuer, ou prendre,
Si l'homme qui se défend le tue,

Dites-moi, quelle faute a-t-il faite?
– Point, si l'on regarde le droit.
Je crois qu'à rien ne servirait
Même de vous faire tuer.
Mais volontiers voudrais savoir
D'où peut bien venir cette force,
Qui vous commande d'obéir
À ma volonté sans réserve.
Des torts, des méfaits, je fais grâce,
Mais asseyez-vous et contez
Comment vous fûtes ainsi dompté.
– Dame, fait-il, la force vient
De mon cœur qui de vous dépend;
En ce vouloir m'a mis mon cœur.
– Et qui le cœur, beau doux ami?
– Dame, les yeux. – Et les yeux qui?
– Grande beauté qu'en vous je vis.
– Et la beauté qu'a-t-elle donc fait?
– Dame, aimer elle m'a fait.
– Aimer, et qui? – Vous, dame chère.
– Moi. – Vraiment, oui. – De quelle manière?
– Que plus grand amour ne se peut,
Que de vous ne bouge mon cœur,
Que je ne le sens pas ailleurs,
Qu'à d'autre objet ne peux penser,
Qu'à vous entièrement me donne,
Que je vous aime plus que moi,
Que s'il vous plaît, facilement,
Pour vous je veux mourir ou vivre.

LES CHANSONS D'AMOUR

L'amour est le thème essentiel de ces poèmes à forme fixe écrits en langue d'Oc par les troubadours, ou en langue d'Oïl (1) par les trouvères, aux XII^e et XIII^e siècles.

Dans la « chanson de toile » que les dames fredonnaient, assises à leur métier à broder ou à tisser, un drame d'amour est souvent évoqué. « La reverdie » célèbre le retour du printemps et la joie d'aimer, tandis que « l'aube » déplore l'arrivée du jour qui va séparer ceux qui s'aiment et avaient usé de la complicité de la nuit pour se rejoindre. Dans « la chanson dramatique », le chevalier soupire, loin de sa dame, ou la dame, demeurée seule, se plaint de l'absence de son ami, parti pour la croisade. Un seigneur rencontre une bergère et la courtoise : voilà le sujet de la « pastourelle (2) ». La plupart de ces œuvres sont anonymes. Quelques poètes, pourtant, nous demeurent connus : Jaufré Rudel, Conon de Béthune, Gace Brulé, Thibaud de Champagne, par exemple.

(1) OC = oui en provençal (du latin *hoc*). La langue d'oc était parlée dans le midi de la France. OIL = oui en français de l'Île-de-France (du latin *hoc + il*, pronom personnel qui le renforçait). La langue d'oïl était parlée dans le nord de la France. – (2) Chanson de berger (ou pâtre).

Une chanson de toile : « belle doette »

Belle doette à la fenêtre assise,
Lit en un livre, mais son cœur n'y est point :
De son ami Doon il lui souvient,
Qui tout là-bas est parti tournoyer.
Et j'en ai douleur.

Un écuyer aux degrés de la salle
Est descendu, a détaché sa malle.
Belle doette les degrés lors dévale.
Elle ne croit pas à mauvaise nouvelle.
Et j'en ai douleur.

Belle doette alors lui demanda :
- Où est messire, que n'ai vu de long temps ?
Il eut tel deuil que de pitié pleura.
Belle doette à l'instant se pâma.
Et j'en ai douleur.

Belle doette debout s'est redressée,
Voit l'écuyer, vers lui s'est avancée.
En son cœur est dolente et attristée
Pour son seigneur, qu'elle ne voit pas.
Et j'en ai douleur.

Belle doette se prit à demander :

- Où est messire que je dois tant aimer ?
- Au nom de Dieu, dame, ne puis le cacher,
Mort est messire, tué fut en joutant.
Et j'en ai douleur.

Belle doette se mit à lamenter :
- Pour mon malheur, tu partis débonnaire !
Pour votre amour, je vêtirai la haire (1);
Mon corps n'aura plus pelisse fourrée.
Et j'en ai douleur.
Pour vous deviendrai nonne en l'église Saint-Pol.

Pour vous je bâtirai une abbaye telle
Que lorsque viendra le jour de sa fête,
Si quelqu'un y vient, traître à son amour,
Jamais du moutier ne saura l'entrée.
Et j'en ai douleur.
Pour vous deviendrai nonne en l'église Saint-Pol.

Belle doette fit bâtir l'abbaye
Qui est si grande et toujours grandira;
Tous ceux et celles, elle voudra attirer
Qui pour amour savent peine et souffrance.
Et j'en ai douleur.
Pour vous deviendrai nonne en l'église Saint-Pol.

Pastourelle de Thibaud de Champagne

J'allais l'autre jour errant
Sans compagnon
Sur mon palefroi (2), pensant
À faire une chanson,
Quand j'ouïs, ne sais comment,
Près d'un buisson
La voix du plus bel enfant
Que jamais vit-on,
Ce n'était pas un enfant,
Avait quinze ans et demi,
Jamais créature ne vis
De si gente façon.
Vers elle m'en vais sur-le-champ
Et je lui dis :
- Belle, dites-moi comment
Par Dieu, vous nomme-t-on !
Elle saute en un instant
Sur son bâton :
- Si vous venez plus avant,
Y aura discussion.

Sire, allez-vous-en d'ici !
N'ai cure d'un tel ami ;
Car j'ai bien plus beau choisi.
Il s'appelle Robichon.
Quand je la vis effrayée
Si fortement
Qu'elle ne daigne me regarder
Ni faire autre manière
Lors commençai à penser
Par quel moyen
Elle me pourrait aimer
Et changer de désir.
À terre d'elle m'assis.
Plus regarde son clair vis,
Plus mon cœur se trouve épris,
(Ce) qui double mon désir.
Lors me pris à demander
Très gentiment
Qu'elle me daignât regarder
Et faire autre manière

Elle commença à pleurer
Et dit alors :
- Je ne vous peux écouter ;
Ne sais qu'allez cherchant.
Vers elle m'approche et lui dis :
- Ma belle, par Dieu pitié !
Elle rit et répondit :
- Ne faites rien ! les gens.
Devant moi, la fis monter
Dès à présent
Et tout droit je m'en allai
Vers un bois verdoyant.
En bas, les prés regardai.
J'ouïs criant
Deux bergers parmi le blé
Qui venaient hurlant.
Ils poussèrent un grand cri,
Je fis plus vite que le dis :
Je la laisse et je m'enfuis,
Je n'aime pas ces gens.

(1) Étoffe rude de l'habit que portent les religieuses. - (2) Cheval de parade.

Le merveilleux

Le chevalier, toujours en quête de prouesses à réaliser, entraîne avec lui le public dans le monde de la féerie. Nature enchantée, peuplée d'êtres surnaturels, châteaux magiques, situations inconnues à l'univers habituel, étranges moyens de sortir de difficultés qui paraissent insurmontables : le passage est aisé du quotidien au merveilleux !

Nous n'en citerons comme exemple que cette fontaine singulière que décrit Chrétien de Troyes dans *Yvain ou le Chevalier au lion*.

Tu verras fontaine qui bout
 Bien plus froide que n'est le marbre.
 Lui fait ombre le plus bel arbre
 Que jamais put faire Nature.
 En tous temps ses feuilles lui durent
 Il ne les perd en nul hiver.
 Il y pend un bassin de fer
 Avec une si longue chaîne
 Qu'elle va jusqu'à la fontaine.
 Près de fontaine, trouveras
 Un perron tel que tu verras
 (Je ne sais pas te dire quel,
 Car n'en vis jamais un pareil)
 Et d'autre part une chapelle

Petite, mais elle est très belle.
 Si avec (ce) bassin tu prends l'eau
 Et sur le perron la répand
 Lors, tu verras telle tempête
 Qu'en ce bois ne restera bête,
 Chevreuil ni daim, ni cerf, ni porc,
 Même les oiseaux s'enfuiront
 Car tu verras foudre tomber,
 Venter, et arbres s'effondrer.
 Pleuvoir, tonner, éclairs briller,
 Et si tu peux t'en éloigner
 Sans grand ennui et sans dommage,
 Tu auras une meilleure chance
 Que jamais n'eurent chevaliers.

La gaieté

La vitalité prodigieuse du Moyen Âge s'est manifestée dans une franche gaieté, dans un besoin de rire et de faire rire. Sans doute la liberté de propos et même la verdeur de l'expression caractérisent-elles la littérature dite « bourgeoise ». Mais cette époque ne concevait pas la gravité à notre manière, puisque de véritables gags trouvent place dans une des plus anciennes chansons de geste, le *Pèlerinage de Charlemagne*, et que, dans les « Mystères », des scènes bouffonnes voisinent avec des débats dramatiques.

LE SENS DU COCASSE : LA FATRASIE

Jamais, peut-être, on n'eut autant le goût du mot pour le mot. Le désir de pur divertissement, sans aucun souci de la cohérence, a pu dicter ces rêveries ou fatrasies (1) dont Marot et Rabelais se feront les héritiers. Le poète Paul Éluard adapta au XX^e siècle cette fatrasie de Philippe Rémi de Beaumanoir (fin du XIII^e siècle) pour son *Anthologie vivante de la Poésie du Passé*.

Un grand hareng-saur
 Avait assiégé Gisors
 De part et d'autre
 Et deux hommes morts
 Vinrent avec de grands efforts
 Portant une porte.

Sans une vieille bossue
 Qui alla criant : « Ah! Hors! »
 Le cri d'une caille morte
 Les aurait pris avec de grands efforts
 Sous un chapeau de feutre.

(1) De fatras : ensemble incohérent.

L'ESPRIT GAULOIS : LES FABLIAUX

Joseph Bédier définissait les fabliaux (environ 150, écrits du XII^e au XIV^e siècle) comme des « contes à rire, en vers ». Pleins de bonne humeur, ils plaisaient à un public bourgeois et populaire, mais aussi aux seigneurs. On s'y moque ouvertement des femmes, bavardes et coquettes, des paysans naïfs, des curés gourmands. Pour faire rire, tous les procédés sont bons : jeux de mots, malentendus, coups de bâton. La crudité, la grossièreté du langage sont de règle. On s'amuse de ces « bons tours », de ces farces qui nous paraîtraient aujourd'hui inhumaines, mais la pitié a peu de place dans les fabliaux.

Ainsi, dans *Les Trois Aveugles de Compiègne* de Cortebarbe, on rira aux dépens de trois aveugles, cependant que la vie des grands chemins et des hôtelleries est évoquée d'une façon pittoresque. Trois aveugles s'en allaient sur la route; ils rencontrent un clerc, et lui demandent l'aumône. Étonné de les voir marcher ainsi sans guide, et doutant de leur infirmité, le clerc veut en avoir le cœur net. Il leur donne un besant (1) pour les trois. Chacun croit que l'autre l'a reçu. Tout joyeux, les aveugles retournent à Compiègne avec l'intention de festoyer.

Vers Compiègne ils sont retournés
Ainsi comme ils sont équipés;
Ils étaient heureux et très gais.
Quant au clerc, de loin il suivait,
Il se disait qu'il les suivrait
Jusqu'au moment où il saurait
La fin. Dans la ville, ils entrèrent,
Prêtèrent l'ouïe, et entendirent
Qu'on criait autour du Château :
- Ici bon vin frais et nouveau,
Vin d'Auxerre, vin de Soissons,
Pain et viande, vin et poissons!
Ici, dépensez votre argent,
Ici, hôtel pour toutes gens;
C'est ici qu'il fait bon loger.
Ils y vont, sans hésitation,
Et ils entrent dans la maison;
À l'hôtelier, ils s'adressèrent :
- Occupez-vous de nous, font-ils,
Et ne nous tenez pas pour vil,
Si nous avons pauvres habits.
Vous nous servirez en privé.
Nous vous paierons mieux qu'élégants,
(Ont-ils dit, et lui, se sent aise)
Car nous voulons faire un festin.
L'hôte pense qu'ils disent vrai :
Telles gens ont plein de deniers.
De les servir, il s'est hâté;
Dans la salle haute, les mène :
- Seigneurs, dit-il, une semaine,
Vous pourriez ici séjourner;
Tous les bons morceaux de la ville,
Vous les aurez, si vous voulez;
- Sire, font-ils, dépêchez-vous,
Et donnez-nous tout ce qu'il faut.
- Laissez-moi faire, mes seigneurs,
Dit le bourgeois et il s'en va.

Sur cinq grands plats, il leur prépare
Pain, viande, pâtés et chapons
Et vins, pourvu qu'ils fussent bons;
Puis les leur fait là-haut porter,
Et fit au feu charbon jeter :
Se sont assis à haute table.
Le valet du clerc, à l'étable
Conduit les chevaux. Gîte est pris.
Le clerc de bonne éducation,
Bien vêtu et très élégant,
Avec l'hôte, en place d'honneur,
Prit le matin son déjeuner,
Et le soir aussi, son souper.
Les aveugles à leur étage,
Servis comme des chevaliers,
Menaient chacun grand bruit, grand train.
L'un à l'autre versait le vin :
- Tiens, je t'en donne; après, m'en donne!
Il a poussé sur vigne bonne!
Et ne croyez pas qu'ils s'ennuient.
C'est ainsi que jusqu'à minuit,
Ils s'égayèrent sans souci.
Les lits sont faits, ils vont dormir
Jusqu'au lendemain, de bonne heure;
Et le clerc, lui aussi, demeure
Pour savoir quelle sera la fin.
L'hôte se leva, au matin,
Et son valet. Tous deux comptèrent
Combien coûtaient viande et poisson.
Le valet dit : « En vérité,
Le pain, le vin et le pâté
Ont bien coûté plus de dix sous;
Tant ils en ont pris, à eux tous.
Le clerc, lui, en a pour cinq sous.
- De lui, je n'attends pas d'ennui.
Va là-haut et fais-moi payer.
Et le valet sans plus tarder

(1) Pièce de monnaie d'or.

MOYEN ÂGE

Vint aux aveugles et leur dit
Que chacun, vite, se vêtît,
Son maître veut être payé.
– Pourquoi, font-ils, vous inquiéter,
Puisque très bien nous le paierons ;
Savez-vous ce que nous devons ?
– Oui, dit-il, vous devez dix sous.
– Cela les vaut. Chacun se lève ;
Tous trois sont en bas descendus.
Le clerc avait tout entendu,
En se chaussant, devant son lit.
Les trois aveugles à l'hôte ont dit :
– Sire, nous avons un besant.
Je crois qu'il est fort bien pesant ;
Rendez-nous-en donc le surplus,
Sans attendre que nous devions plus.
– Très volontiers, leur répond l'hôte.
– L'un deux dit : – Et bien, donne-le !
Lequel l'a ? – Ah, je ne l'ai pas !
C'est donc Robert Barbe-Fleurie ?
– Pas moi, mais vous l'avez, je sais.
– Corbleu, moi non plus, je ne l'ai !
– Lequel l'a donc ? – Tu l'as ? – L'as-tu ?
– Payez, ou vous serez battus,
Dit l'hôtelier, seigneurs truands,
Et mis dans un recoin puant,
Avant que vous partiez d'ici.

Ils lui crient : Ah ! Par Dieu, pitié.
Sire, nous vous paierons très bien.
Et ils reprennent leur querelle :
– Robert, dit l'un, donnez-lui donc
Le besant ; vous marchez devant :
Vous le reçûtes, étant premier.
– Mais vous qui venez par derrière,
Donnez-le, car je ne l'ai point.
– Je suis ici venu à point,
Dit l'hôte, car on rit de moi.
À l'un il envoie un soufflet
Puis fait apporter deux gourdins.
Le clerc qui s'était habillé
Trouvait l'affaire fort plaisante.
Plein d'aise, il se pâmait de rire.
Mais quand il vit le dénouement,
Il vint à l'hôte promptement,
Lui demande ce qu'il avait,
Ce qu'à ces gens il réclamait.
L'hôte dit : « Du mien, ils ont eu
Dix sous qu'ils ont mangé et bu.
Ils ne font que rire de moi ;
Mais du bâton, vais leur donner :
De son corps chacun aura honte. »
– Mettez donc cela sur mon compte,
Dit le clerc, quinze sous pour moi !

SATIRE ET PARODIE : LE « ROMAN DE RENART »

Comparée à celle des fabliaux, la satire se fait souvent plus acerbe dans le *Roman de Renart*, ensemble de 27 poèmes indépendants, appelés « branches », écrits à la fin du XII^e et au XIII^e siècle. Si le thème essentiel est la lutte de Renart, le goupil (1), et d'Ysengrin, le loup, cette rivalité est une occasion pour se moquer de la manière d'agir des humains, pour parodier les chansons de geste et les romans courtois, pour dénoncer même, avec véhémence, certains abus : par exemple, cette coutume si répandue de partir pour de lointains pèlerinages.

Renart a été condamné à être pendu par Noble, le lion, et sa cour. Tous les animaux s'en réjouissent. Grimbert, son cousin, sera le seul à manifester quelque pitié pour Renart.

Sur un mont, en haut d'un rocher,
Le roi fait dresser la potence
Pour pendre Renart, le Goupil :
Voilà Renart en grand péril.
Le singe lui fait la grimace.
Et lui donne un coup sur la joue.
Renart regarde derrière lui,
Il voit qu'ils viennent plus de trois.
L'un le tire, l'autre le pousse :
Qu'il ait peur n'est pas étonnant.
Couard, le lièvre, sur lui jette
Des pierres, et n'ose l'approcher...

Renart se voit fort accablé,
De toutes parts pris et lié.
Mais il ne peut trouver de ruse,
Un moyen pour en échapper.
Échapper, il ne le peut pas,
Sinon par une grande astuce.
Quand il vit dresser la potence,
Il n'y eut en lui que tristesse.
Il dit au roi : « Beau gentil Sire,
Laissez-moi parler un instant.
Vous m'avez fait lier et prendre,
Et me voulez sans crime pendre.

(1) Au Moyen Âge, le renard s'appelle encore le goupil. C'est précisément à cause du *Roman de Renart* que l'appellation « goupil » sera supplantée par celle que nous utilisons aujourd'hui.

Mais j'ai fait de très grands péchés
 Dont je suis très fort accablé.
 Je veux venir à repentance.
 Au nom de Sainte Pénitence
 Je prendrai la croix pour aller
 Si Dieu le veut, outre la mer.
 Si je meurs, je serai sauvé.
 Me pendre serait mal agir.
 Ce serait bien pauvre vengeance.
 Je veux venir à repentance. »
 Alors, il tombe aux pieds du roi.
 Le roi en prit grande pitié.
 Grimbert revient, de son côté,
 Et pour Renart il crie « pitié ».
 « Sire, par Dieu, écoute-moi !
 Agis sagement, souviens-toi
 Que Renart est preux et courtois.
 Si Renart revient dans cinq mois,
 Tu auras grand besoin de lui,
 C'est ton plus hardi serviteur. »
 – Ce ne peut se dire, fait le roi.
 À son retour, il serait pire !
 Tous observent cette coutume :
 Qui bon y part, mauvais revient.
 Tout comme les autres il fera,

S'il échappe de ce péril.
 – S'il ne peut alors s'amender,
 Qu'il n'en revienne jamais, Sire !
 Le roi dit : « Qu'il prenne la croix,
 Et que là-bas, toujours, il reste ! »
 Renart l'entend, il a grand' joie.
 Il ne sait s'il fera la route,
 Mais quoi qu'il en puisse advenir
 On lui met la croix sur l'épaule.
 On lui donne écharpe et bourdon (1).
 Les animaux sont désolés :
 Ceux qui l'ont frappé, malmené,
 Disent qu'un jour, ils le paieront.
 Voilà Renart le pèlerin,
 Écharpe au cou, bourdon au poing.
 Le roi lui dit de pardonner
 Tous les maux qu'on a pu lui faire,
 D'abandonner ruses et méfaits :
 Et s'il meurt, il sera sauvé.
 Et Renart ne refuse rien
 De ce que demande le roi,
 Mais il approuve tous ses dires
 En attendant d'être parti.
 Il rompt le fêtu, leur pardonne.
 De la cour, s'en va, avant None.

Renart réussit même à se faire donner l'anneau de la Reine. Une fois arrivé en haut du rocher, il jette bourdon et écharpe, insulte le roi et sa cour et se réfugie dans son château de Maupertuis, où il se barricade solidement.

LE THÉÂTRE COMIQUE

Au XIII^e siècle, on peut commencer à parler de théâtre comique avec le *Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel, le *Jeu de la Feuillée* et le *Jeu de Robin et Marion*, tous deux d'Adam de la Halle. Au XV^e siècle, les pièces comiques foisonnent : monologues dramatiques parodiant les sermons, « moralités », « soties » qui sont d'audacieuses satires, et farces.

La Farce de Maître Pathelin, dont l'auteur est inconnu, écrite entre 1464 et 1469, est une joyeuse comédie. La fourberie y règne d'un bout à l'autre, chaque personnage s'ingéniant à tromper l'autre, et le héros, Pathelin, est resté célèbre pour sa ruse.

L'avocat Pathelin avait réussi à extorquer au drapier Guillaume une bonne coupe de drap, sans rien lui payer. À son tour, le voilà mis en échec par l'Agnelet, berger de Guillaume. En effet, Pathelin avait conseillé à l'Agnelet de faire la bête, et de ne répondre que par « bée » dans le procès qui l'opposait à son maître. Quand l'avocat veut finalement se faire payer, il n'obtiendra que le même « bée ». C'est la dernière scène de cette farce.

Pathelin :

Dis, Agnelet.

Le berger :

Bée !

Pathelin :

Viens, çà, viens.

Ta besogne est-elle bien faite ?

Le berger :

Bée !

Pathelin :

Ton adversaire est parti.

Plus de bée ! Ce n'est plus la peine.

Lui ai-je donné belle entorse (2) ?

T'ai-je pas conseillé à point ?

Le berger :

Bée !

Pathelin :

Il est temps que je m'en aille.

Paie-moi.

(1) Bâton de pèlerin. – (2) Lui ai-je joué un bon tour ?

MOYEN ÂGE

Le berger :
Bée!
Pathelin :
À dire vrai,
Tu as bien fait ton devoir,
Et as eu bonne contenance.
Ce qui lui a donné le change,
C'est que tu t'es tenu de rire.
Le berger :
Bée!
Pathelin :
Quel bée! Ne faut plus le dire!
Paie-moi bien et gentiment.
Le berger :
Bée!
Pathelin :
Quel bée! Parle sagement.
Et paie-moi, puis je m'en irai.
Le berger :
Bée!

Pathelin :
Sais-tu ce que je dirai?
Je te prie, sans plus dire bée,
De penser à me payer.
Je ne veux plus de bêlement.
Paie-moi.
Le berger :
Bée!
Pathelin :
Est-ce moquerie?
Est-ce tout ce que tu feras?
Par mon serment! tu me payeras.
Entends-tu? si tu ne t'envoles!
Mon argent!
Le berger :
Bée!...
Pathelin :
Par Saint Jean! Tu as raison :
Les oisons mènent les oies pâitre.

Le pathétique

Toute une partie de la littérature du Moyen Âge est empreinte de gravité. Clercs et laïcs écrivent des ouvrages didactiques, où ils rappellent les grandes règles de la morale chrétienne, essaient de montrer le néant des vanités terrestres. La méditation sur la vie, le sens de la souffrance et de la mort pénétraient tellement ces siècles profondément religieux que les foules se pressaient, dès la fin du XII^e siècle, pour assister aux « Miracles ». Ces textes faisaient revivre des épisodes de la vie des saints, les montraient intervenant dans les affaires humaines, par exemple pour assister un innocent aux prises avec le Démon, ou pour sauver un pécheur dont le repentir était sincère.

Plus tard, après la guerre de Cent Ans, il y eut les « Mystères » qui représentaient des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Toute la cité venait contempler la Passion du Christ, son agonie douloureuse et sa mort, apprenait à espérer en la Vierge. Sur les parvis des cathédrales, une leçon de confiance et de pitié était ainsi donnée.

LE « MYSTÈRE DE LA PASSION »

Le très célèbre *Mystère de la Passion* d'Arnould Gréban, écrit vers 1450 (œuvre monumentale de 34 574 vers) présente ce dialogue entre Jésus et Notre-Dame. À la requête de sa mère, humaine et douloureuse, qui voudrait voir écarter l'agonie de son fils, Jésus répond par l'obéissance aux Saintes Écritures et explique qu'il lui faut mourir.

Jhésus :
Car, comme tous ceux d'Adam nés
Ont péché jusqu'à vous et moi,
Moi, qui l'humanité reçois
Pour tous les humains délivrer,
Dois sur tout mon corps endurer
Excessive peine et amère :
Oyez Isaïe, ma mère,
Résignez-vous à ses paroles;
Dit-il pas : « A planta pedis
Usque ad verticis metas
Non est in eo sanitas »?

Il dit que je serai blessé
Tant, que de la plante du pied
Jusqu'à la tête, part hautaine,
Il ne restera partie saine
Qui n'ait souffrance, n'ait détresse.
Notre-Dame :
Ô dolente mère angoissée!
Ô pitié, ô compassion!
Pourras-tu voir telle passion
Sur ton cher fils exécuter?
Ô deuil ineffable à porter,
Quel cœur te saura soutenir?

Le sens de la mort

Le Moyen Âge a vécu dans une grande familiarité avec la mort. Elle est parfois décrite simplement, parfois avec un réalisme terrifiant.

HÉLINAND ET VILLON

Pour la chanter, deux poètes ont trouvé un ton lyrique, prenant sa source dans la sincérité d'une émotion profonde. Hélinand, gentilhomme de Flandre, devenu moine, adresse vers 1195 à ses amis restés dans le monde un solennel avertissement : il fait avec véhémence l'éloge de la mort, maîtresse du monde, grande niveleuse, grande justicière, et veut leur faire partager sa crainte.

Vers de la mort

Que vaut beauté, que vaut richesse
Que vaut honneur? que vaut hauteesse (1),
Puisque la mort tout à son aise
Fait sur nous pluie et sécheresse,
Puisqu'elle a tout en sa puissance,
Qu'on la méprise ou qu'on l'estime?
Celui qui ne craint pas la mort,
C'est celui-là qu'elle provoque
Et c'est vers lui qu'elle se dirige. (...)
Mort est la main qui tout agrippe;

Tout lui reste quand elle saisit.
Mort fait à tous sombre manteau
Et de pure terre linceul.
Mort nous sert tous également,
Mort met secrets à découvert,
Mort fait homme libre de serf,
Mort asservit et roi et pape,
Mort à chacun donne son dû.
Mort rend au pauvre ce qu'il perd,
Mort ôte au riche ce qu'il prit.

Villon s'attendait à mourir de pendaison (1562) à la suite d'une rixe, quand il écrit sa *Ballade des Pendus*. Il se voit déjà attaché au gibet et fait parler le cadavre qu'il sera. L'horreur de la mort physique est évoquée dans ce poème, en même temps qu'un cri jaillit à l'adresse de ses « frères humains », et que la pensée d'un châtement éternel le fait frémir.

Ballade des pendus

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis.
Car si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plut tôt de vous merci (2).
Vous nous voyez ci attachés cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéça (3) dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie (4);
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!
Si frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir dédain, quoi que fûmes occis
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas le sens rassis;
Excusez-nous, puisque sommes transis (5),

Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie (6);
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

La pluie nous a débués (7) et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis;
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés (8)
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis;
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
À son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

(1) Dignité. - (2) Pitié. - (3) Voilà déjà longtemps qu'elle est... - (4) Subjonctif à valeur d'ordre. - (5) Trépassés; morts. - (6) Tourmente (subj. à valeur d'ordre). - (7) Littéralement : lessivés. - (8) Creusés.

Questions et recherches

Histoire

- D'après le tableau historique n° 1 et les données figurant dans ce chapitre, caractérisez la politique romaine en Gaule.
- Étudiez l'évolution religieuse des origines à la chute de l'empire romain. Quels furent les apports du christianisme à la société?
- Le Moyen Âge fut une époque fortement troublée : à l'aide du tableau historique n° 2 et des données figurant dans ce chapitre, dites quelles furent alors les principales crises.
- Étudiez l'évolution de l'autorité politique au Moyen Âge.

Civilisation

- Faites l'exposé des valeurs, réelles ou mythiques, que possède le « héros » médiéval.
- Le savoir au Moyen Âge : étudiez-en les principales caractéristiques, et expliquez ses apports à la société.
- L'art médiéval :
 - recherchez le sens des termes spécialisés utilisés dans ce chapitre ;
 - montrez précisément la présence et le rôle du symbolisme dans l'art médiéval, et son évolution, parallèle à celle des mentalités.

Littérature

① LA CHANSON DE ROLAND

- Après avoir défini les termes « vassal », « lignage », « seigneur », étudiez les liens qui unissent Roland à Charlemagne.
- Relevez les passages qui évoquent les qualités du parfait chevalier, et expliquez-les ; montrez le lien entre les éléments matériels et spirituels.
- Quelles sont les caractéristiques de la mort de Roland ? Cette mort, héroïque, garde-t-elle son humanité ?
- Ce texte est une « chanson de geste » : relevez ses caractéristiques (dans les actions, le rôle du merveilleux...) et ses qualités stylistiques.

② TRISTAN ET ISEUT

- Quelle est la conception de l'amour qui se dégage de ce texte ?
- Expliquez précisément en quoi ce texte est caractéristique de la littérature courtoise.
- Que révèlent sur la vie médiévale les éléments du décor et les réactions des personnages ?

③ YVAIN

- Décrivez à partir d'éléments du texte le caractère de la dame et celui de sa servante.
- Relevez et expliquez les éléments qui, dans ce texte, expriment le code de la *fine amor* et les rapports entre le chevalier et sa dame.
- Quels sont les procédés utilisés par Chrétien de Troyes pour prendre des distances vis-à-vis de l'amour courtois.

④ BELLE DOËTTE

- Étudiez dans ce texte les éléments caractéristiques de la société médiévale.
- Quelle image de l'amour apparaît dans ce texte ?
- Par quels procédés stylistiques l'auteur parvient-il à rendre à la fois simple et pathétique cette plainte d'amour ?

⑤ PASTOURELLE

- Que nous apprend ce texte sur les rapports sociaux au Moyen Âge ?
- Montrez les différences entre les conceptions de l'amour courtois et l'image de l'amour proposée dans ce texte.
- La pastourelle utilise souvent l'humour et l'ironie pour prendre une distance vis-à-vis du code de la *fine amor* : montrez-le.

⑥ YVAIN

- Relevez les éléments merveilleux de ce texte ; par quels moyens stylistiques sont-ils mis en relief ?
- À partir de ce texte, notamment des derniers vers, définissez le rôle que joue le merveilleux.

7 LES TROIS AVEUGLES

- Marquez les différentes étapes du texte et donnez-leur un titre.
- Les fabliaux sont enracinés dans la vie quotidienne : montrez-le en relevant les notations qui évoquent la vie médiévale et les expressions du langage familier.
- Les fabliaux correspondent-ils, à en juger par ce texte, aux valeurs religieuses et morales du Moyen Âge ?
- Quels sont les éléments comiques du texte : classez-les selon leur nature (situation, caractère, gestes, langage...).

8 LE ROMAN DE RENART

- Dans quelle mesure cette scène reproduit-elle le monde féodal, son organisation sociale, ses croyances, ses mœurs ?
- Expliquez le rôle que joue chaque personnage dans cette société.
- En considérant le dénouement de cet épisode, montrez en quoi le rôle de Renart constitue une provocation, voire une démythification, face aux valeurs médiévales ; relevez, à ce propos, les insolences du conteur.

9 LA FARCE DE MAÎTRE PATELIN

- Le personnage de Maître Pathelin est devenu un « type » littéraire : définissez-en les caractéristiques.
- Quelle est la « morale » de ce texte ? Expliquez-en le dernier vers.
- D'où vient le comique de ce texte ?

10 LE MYSTÈRE DE LA PASSION

- Quelle est la leçon religieuse donnée ici ? De façon plus générale, expliquez, à l'aide du texte, quel est le but d'un « mystère ».
- Au XV^e siècle, la souffrance et la mort sont au centre des préoccupations : à ce propos, étudiez les sentiments qui se révèlent ici.
- Relevez les éléments stylistiques qui contribuent au didactisme de ce texte.

11 VERS DE LA MORT

- Quelle est la leçon donnée dans ces vers ? En quoi constitue-t-elle aussi une critique sociale ?

- Montrez comment la mort devient ici une allégorie : précisez quels éléments stylistiques contribuent à la rendre telle.
- La mort apparaît-elle ici objet d'effroi ou de souhait ?

12 BALLADE DES PENDUS

- Quel portrait de Villon pourriez-vous faire à partir de ce texte ?
- Étudiez la construction de ce poème, en observant l'alternance de ses deux thèmes principaux : l'horreur de la mort et l'appel à la pitié.
- Quels sont les éléments stylistiques qui renforcent la vision réaliste de la mort ? Pourquoi une telle insistance ?

Exploitation de l'iconographie

Photos 1 et 2 page I

- Comparez les architectures romane et gothique. Quels sentiments cherchent-elles à suggérer ?

Photo 3 page I

- Identifiez les personnages représentés (leur métier, leur appartenance sociale).
- Observez les dimensions des personnages et des éléments du décor : que remarquez-vous ? Pourquoi ?

Photo 6 page III

- Quelles sont les caractéristiques de la vie à la Cour (personnages, ameublement, occupations...)?
- Comment l'artiste a-t-il évoqué les « chansons de geste » que les nobles aimaient alors écouter ?

Photo 7 page III

- Caractérisez la musique médiévale : ses acteurs, ses instruments...
- À partir des documents 3, 6 et 7 commentez :
 - l'art de la représentation humaine au Moyen Âge ;
 - la symbolique médiévale.

Photos 4 et 5 page II

- Par quels procédés l'artiste a-t-il intensifié la dramatisation de cette scène infernale ?

- Comment le décor, les couleurs, les attitudes des personnages symbolisent-ils l'amour courtois ?
- En quoi ces deux documents correspondent-ils à la mentalité médiévale ? Associez-les à des textes figurant dans ce chapitre, en justifiant votre choix.

Prolongements

① METTRE EN SCÈNE :

- l'extrait de *La Farce de Maître Pathelin* ;
- la « pastourelle » ;
- la scène entre le chevalier Yvain, la dame et la servante.

② RÉDIGER :

- le récit d'un soldat romain arrivé en Gaule ;
- la lettre d'un chevalier arrivé à Jérusalem à sa dame restée en France ;
- le récit d'un témoin du procès et de la mort de Jeanne d'Arc ;
- l'évocation d'une journée de la vie d'un ouvrier sur le chantier d'une cathédrale ;
- la description d'un lieu tout imprégné de merveilleux.

③ EXPRESSION ORALE

- Imaginez une interview de Charlemagne.
- Faites un compte rendu télévisé de la mort de Roland.

- Réalisez un débat entre accusateurs et défenseurs de Jeanne d'Arc.
- Imaginez le dialogue entre Renart et sa femme après sa fuite.

④ SUJETS DE DISSERTATION

- Verlaine qualifie le Moyen Âge d'« énorme et délicat ». En choisissant vos exemples dans l'histoire, la civilisation et les arts, essayez de justifier ces deux adjectifs qui s'opposent, en précisant ce qu'ils recouvrent.
- Le système féodal a marqué l'ensemble du Moyen Âge ; montrez-le à partir des textes figurant dans ce chapitre.
- Le Moyen Âge a longtemps été considéré comme un siècle de barbarie et d'immobilisme. Partagez-vous cette opinion ?

⑤ COMMENTAIRE COMPOSÉ

- Étudiez, sous forme de commentaire composé, le texte de Villon *La Ballade des pendus* ; vous pourrez, par exemple, montrer comment la mort, terrible par le réalisme des images, entraîne ici une intense ferveur religieuse.

⑥ CONTRACTION DE TEXTE

- Résumez, en 200 mots environ, la 4^e partie du chapitre : sciences et techniques au Moyen Âge.

Le XVI^e siècle

La Renaissance

Il n'y a pas de coupure entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle, ni dans la vie des hommes, ni dans le contenu ou la forme des œuvres artistiques ou littéraires, ni dans l'évolution de la langue française.

Pourtant quelques faits importants entraînent des transformations visibles dès la première moitié de ce siècle :

- les guerres transalpines révèlent à la noblesse française la vie brillante et raffinée des Italiens ;
- l'exploration des régions lointaines recule les bornes du monde connu ;
- les progrès de l'imprimerie permettent une diffusion plus rapide et plus large de textes anciens et modernes. Les connaissances philosophiques et scientifiques se renouvellent.

Ce n'est pas une révolution intellectuelle et morale, mais l'avènement d'un ordre différent, d'un ensemble d'activités, de réalisations, de tendances, à la place d'une civilisation affaiblie et sclérosée : la littérature était alors réduite à un jeu de phrases et de mots, la philosophie était devenue une scolastique formelle, la religion était enfermée dans des traditions stériles et figées.

Les hommes les plus actifs et ouverts de ce temps ont conscience de cet esprit nouveau et en sont fiers : c'est bien une régénération et un enrichissement de l'homme qu'ils cherchent dans les textes antiques dont la quête des originaux débute dès le XIV^e siècle, avec Pétrarque.

Cet humanisme prendra des formes fort diverses : évangélisme (1) des philosophes qui rêvent d'une religion épurée, réforme religieuse organisée par Calvin, restauration littéraire et poétique de la Pléiade, renaissance des arts.

La férocité des guerres de religion apparaîtra comme un naufrage de tout l'optimisme de la Renaissance, mais la sagesse à la fois antique et familière de Montaigne assurera la permanence de cet humanisme qui, après tout, n'est autre chose que connaissance et respect de la dignité humaine, chez les autres et en soi-même.

(1) Retour à l'Évangile.

XVI^e SIÈCLE

- | | | |
|------------------|------|---|
| XV ^e | 1492 | Règne de Charles VIII. Début des guerres d'Italie pour reconquérir le royaume de Naples. Charles VIII couronné roi de Naples. |
| | 1495 | « Ligue de Venise » entre le pape, Venise et Milan. Charles VIII perd ses conquêtes. |
| | 1498 | Règne de Louis XII. 2 ^e guerre d'Italie. Louis XII, d'abord victorieux, puis vaincu par une coalition entre le pape, Venise, l'Espagne et l'Angleterre. |
| XVI ^e | 1515 | Début du règne de François I ^{er} . Victoire de Marignan : reconquête du Milanais. |
| | 1516 | Concordat entre le pape Léon X et la France : le roi nomme évêques et abbés. |
| | 1520 | Rupture de Luther avec Rome. |
| | 1522 | Le Trésor public est ruiné : recours à l'emprunt et à la vente des Offices. |
| | 1525 | Défaite de François I ^{er} à Pavie contre la coalition de Charles Quint et d'Henri VIII d'Angleterre. François I ^{er} prisonnier. |
| | 1526 | Le Traité de Madrid consacre cette défaite. Mais François I ^{er} , libéré, le dénonce et entreprend une lutte diplomatique. |
| | 1534 | Affaire des Placards, déclarations contre la messe placardées sur les portes. Début de la répression contre les protestants. |
| | 1535 | Jacques Cartier prend possession du Canada. |
| | 1539 | Ordonnance de Villers-Cotterêts : réforme de la justice, désormais en français. |
| | 1543 | Système de Copernic. |
| | 1547 | Avènement d'Henri II. Poursuite des guerres d'Italie contre Charles Quint et son fils Philippe II. |
| | 1559 | Traité de Cateau-Cambrésis : fin des guerres d'Italie. La France renonce à l'Italie, mais stabilise ses frontières. I ^{er} synode des églises protestantes de France. François II roi. |
| | 1560 | Conjuration d'Amboise dirigée par les protestants, soutenant le prince de Condé contre François II. Charles IX roi, Catherine de Médicis régente. |
| | 1561 | Fondation de la colonie de Caroline. |
| | 1562 | Début des guerres de Religion. |
| | 1564 | Édit de pacification d'Amboise ; mais la guerre reprend vite. |
| | 1569 | Mort de Condé. Édit de Saint-Germain : Catherine de Médicis accorde aux protestants la liberté de conscience et 4 villes fortifiées, dont La Rochelle. |
| | 1572 | Sous l'influence de Catherine de Médicis, massacre des protestants lors de la Saint-Barthélemy. La guerre civile fait rage. |
| | 1574 | Mort de Charles IX. Henri III roi. |
| | 1576 | Paix de Beaulieu : liberté du culte pour les protestants. Mais conflit entre Henri III et la « Ligue » catholique soutenue par le duc de Guise. |
| | 1588 | Assassinat du duc de Guise sur l'ordre d'Henri III. Le roi, chassé de Paris, doit en faire le siège. |
| | 1589 | Assassinat d'Henri III par le moine Clément. |

LES BOURBONS

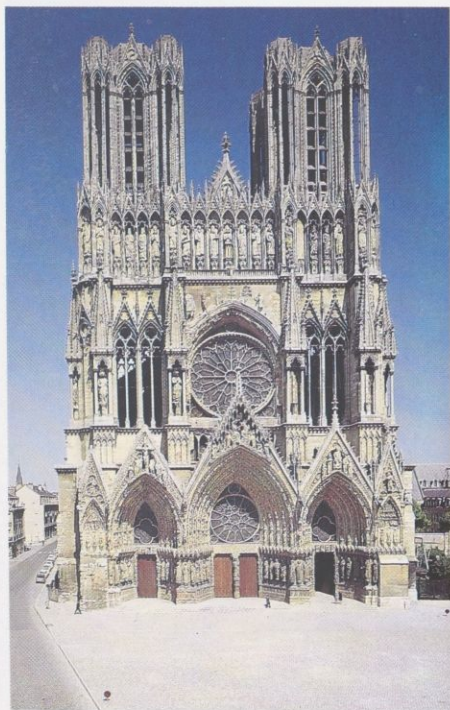
- | | | |
|-------------------|------|--|
| | 1589 | Avènement d'Henri IV, qui réunit le royaume de Navarre à la France. Mais la Ligue ne le reconnaît pas roi et lui interdit Paris. |
| | 1591 | Siège de Paris par Henri IV. |
| | 1593 | Henri IV abjure le protestantisme. En 1594, sacré roi, il entre dans Paris. |
| | 1596 | Sully administre les Finances. |
| | 1598 | Édit de Nantes : fin des guerres de Religion. Paix de Vervins avec l'Espagne. |
| XVII ^e | 1608 | ChAMPLAIN construit Québec. |
| | 1610 | Assassinat d'Henri IV par Ravailiac. |

MOYEN AGE et XVI^e siècle

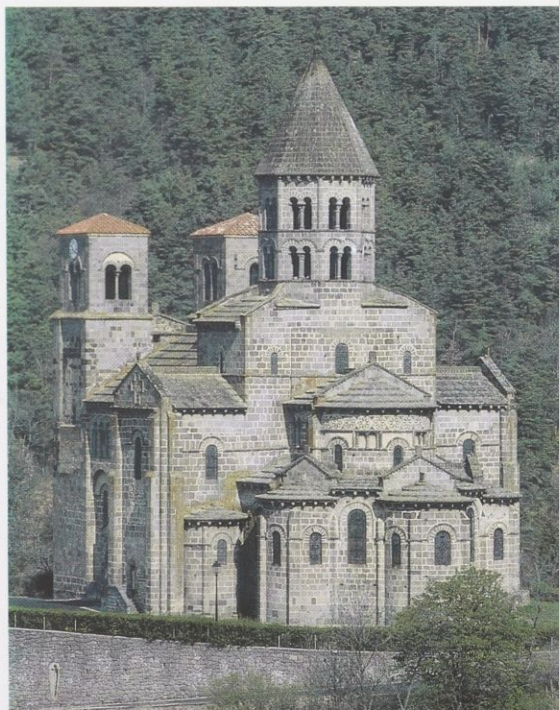


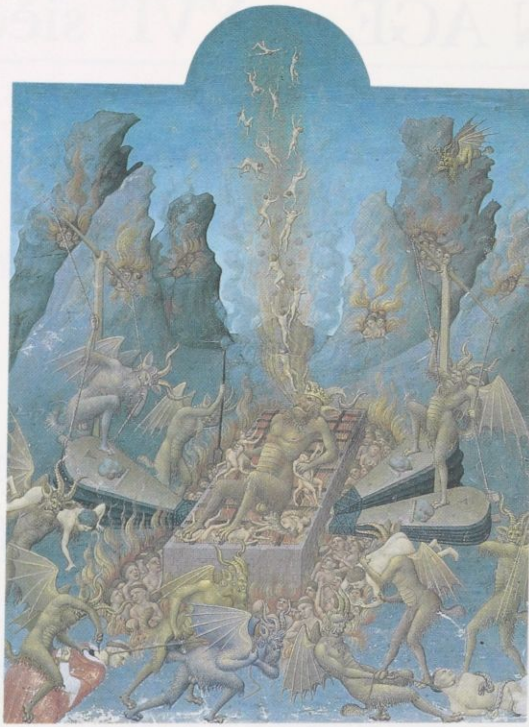
1. Bénédiction de la foire du Lendit par l'abbé de Saint-Denis.
(*Pontificale Senonense*, XIV^e s.).

2. Cathédrale de Reims.



3. Église de Saint-Nectaire.





4. « L'Enfer »
(Miniature extraite
des *Très Riches
Heures du Duc de
Berry*, XV^e s.,
artistes : les frères
Limbourg).

5. « L'offrande du cœur » (tapisserie des ateliers d'Arras, début XV^e s.).





6. « Paysans, travaux de la moisson et du blé » (Miniature extraite des *Chants royaux sur la conception*, 1519-1528).



7. Concert symbolique (*Bréviaire du roi René*, XV^e s.).

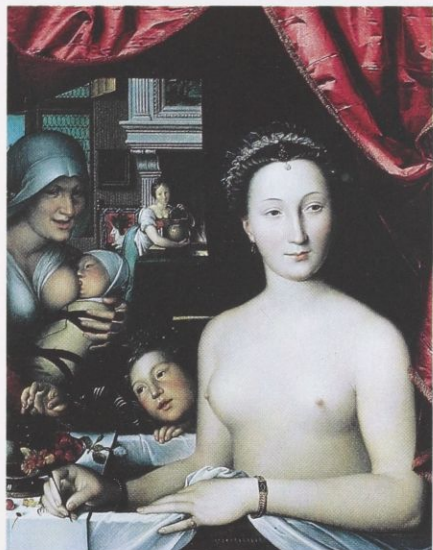


8. Banquet en l'honneur de Charles IV (*Grandes chroniques de France*, 1375-79).

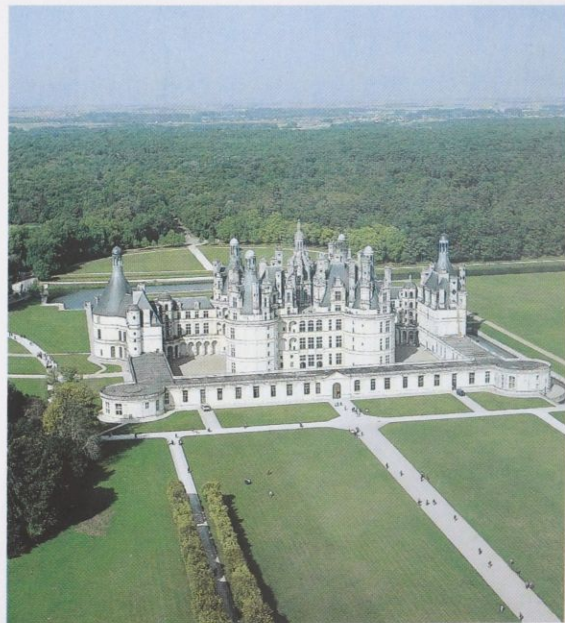


9. Fontainebleau : la salle de bal d'Henri II.

11. Château de Chambord (vue aérienne).



10. « Diane de Poitiers » (peinture de Clouet).



Quelques aspects de la vie quotidienne

Les vicissitudes politiques et les transformations sociales font de la Renaissance une période de contrastes et de bouleversements : épanouie et prospère jusqu'en 1558, la vie devient chaotique et douloureuse pendant les guerres de Religion, mais de 1594 à 1610, retrouve avec Henri IV et Sully un équilibre et un bonheur inespérés. Henri IV, esprit vif et décidé, se consacre avec vigueur et méthode au rétablissement de l'autorité royale. Il fait appel à tous les hommes de bonne volonté, mais tient les grands seigneurs éloignés des affaires publiques et punit sévèrement les conspirateurs. Il est très bien secondé par son ancien compagnon devenu « surintendant général des Finances », l'habile et honnête Sully, qui lutte contre le gaspillage, établit le service de la Dette publique, favorise l'agriculture, améliore les moyens de communication. Les *Mémoires* de Sully nous donnent une idée de l'état de la France à la fin du siècle et nous permettent d'apprécier l'effort de restauration fourni par Henri IV.

... Par où commencer ? Les dettes exorbitantes de l'État demandaient qu'on augmentât les impôts. La misère générale demandait encore plus fortement qu'on retranchât des anciens : et tout bien pesé, je trouvai que l'intérêt même du peuple voulait qu'on écoutât le cri de la misère publique. Rien assurément ne peut donner une idée de l'état accablant auquel étaient réduites les provinces, surtout celles de Provence, Dauphiné, Languedoc et Guyenne, long et sanglant théâtre de guerres et de violences qui les avaient épuisées. Je remis par tout le royaume le reste des impôts de 1596, qui étaient encore à payer ; action autant de nécessité que de charité et de justice. Cette gratification, qui commença à faire respirer le peuple, fit perdre au roi vingt millions ; mais aussi elle facilita le paiement des subsides de 1597, qui sans cela, serait devenu moralement impossible.

Après ce soulagement, je cherchai à procurer aux peuples de la campagne tous ce que je pouvais leur donner, fortement persuadé que ce ne peut être une somme de 30 millions perçue tous les ans dans un royaume de la richesse et de l'étendue de la France qui le réduit en l'état où je le voyais, et qu'il fallait

que les sommes consistant en vexations et faux frais (1) excédassent infiniment celles qui entraient dans les coffres de Sa Majesté. Je pris la plume et entrepris ce calcul immense. Je vis, avec une horreur qui augmenta mon zèle, que pour ces 30 millions qui revenaient au roi, il en sortait de la bourse des particuliers, j'ai presque honte de le dire, 150 millions. La chose me paraissait incroyable ; mais à force de travail, j'en assurai la vérité.

... Je me tournai contre les auteurs de cette violence, qui étaient tous les gouverneurs et autres officiers de guerre, aussi bien que de justice et de finance, qui, jusqu'aux moindres, faisaient tous un abus énorme de l'autorité que leurs emplois leur donnaient sur le peuple ; et je fis rendre un arrêt du Conseil par lequel il était défendu, sous de grandes peines, de rien exiger du peuple, à quelque titre que ce pût être, sans une ordonnance en forme, au-delà de ce à quoi il était obligé pour sa part des tailles (2) et autres subsides réglées par Sa Majesté ; enjoint (3) au trésorier de France, sous peine d'en répondre personnellement, d'informer de tout ce qui se pratiquerait au contraire (II, 2).

Les classes sociales connaissent des destins différents : la noblesse, avide de pouvoir et d'action, se laisse prendre peu à peu au mirage brillant de la cour ; à moins qu'elle ne préfère gérer ses domaines de province ou se mêler des affaires de religion : une noblesse catholique groupée derrière le connétable de Montmorency, François de Guise et le cardinal de Lorraine, s'oppose aux calvinistes dirigés par les Bourbons, Antoine, roi de Navarre, le prince de Condé et l'amiral de Coligny. Les paysans connaissent une certaine aisance avant que ne s'abattent les dévastations de la guerre civile. Les marchands s'enrichissent irrégulièrement mais sûrement ; leur importance s'accroît sans cesse.

(1) Dépenses secondaires superflues. — (2) Impôts payés par les roturiers, gens sans titre de noblesse. — (3) Enjoindre : ordonner expressément.

LES GRANDES ÉTAPES DE LA CIVILISATION FRANÇAISE

Des origines de la France à nos jours.



S siècle par siècle, voici le tableau synthétique de la civilisation et de la culture françaises telles qu'elles se sont modelées à travers les âges. Un inventaire complet, avec de nombreux extraits d'œuvres, une iconographie thématique, des tableaux chronologiques, des questions et recherches pédagogiques, un index des auteurs et personnalités, de nombreuses notes ...



Histoire
Vie quotidienne
Sciences et techniques
Idées philosophiques
Arts
Littérature



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00359359 9



9 782040 199296



2-04-019929-2

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

